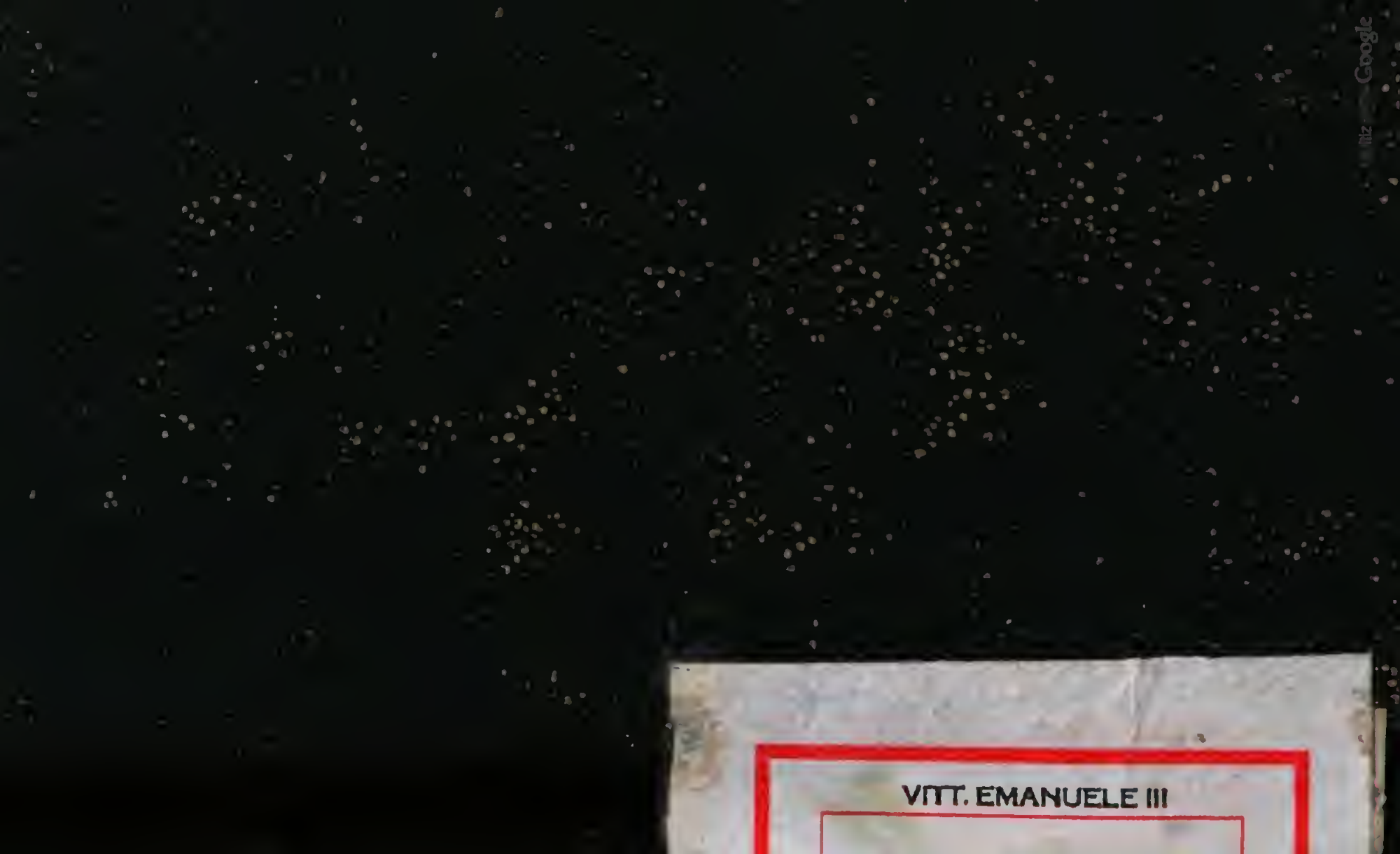

VITT. EMANUELE III

NAZIONALE
FONDO
DORIA
I
48
BIBLIOTECA
VITTORIO EM. III
NAPOLI

2081

Ed. or. St Colomia 1681

Author : Antoine Le Roy

LE
MOMUS FRANÇAIS,

Biblioteca Nazionale V. E. III
NAPOLI

ROQUELAURE .

LE
MOMUS FRANÇAIS,
OU
LES AVENTURES
DIVERTISSANTES
DU DUC
DE ROQUELAURE,

Suivant les mémoires que l'auteur a trouvé dans le cabinet de M. le maréchal D'H....

Par le S. L. R....

A AVIGNON,
CHEZ J.-A. JOLY, IMPRIMEUR-LIBRAIRE.
1808.

FONDO DORIA I. 48

9601.3

PORTRAIT

DU DUC

DE ROQUELAURE.

Ce duc avoit de petits yeux noirs, et comme on dit, des yeux de cochon ; il avoit les sourcils épais et larges, le teint brun, c'est-à-dire, basané, le nez plat et écrasé entre ses deux yeux ; de maniere qu'on auroit eu bien de la peine à le discerner, si deux larges narines, toujours barbouillées de tabac, n'eussent frappé

la vue : enfin, on ne peut mieux comparer cet antipode de nez qu'à celui d'un beau chien de Boulogne ; joint à tout cela, il exhaloit une puanteur qui surpassoit en force tous les tabacs de senteur dont il se parfumoit. La forme de son visage étoit large, sa bouche fort fendue, ses joues bouffies. Il étoit petit, et sa taille ressembloit fort à celle d'un bamboche ; car si on lui avoit ôté les talons de ses souliers, sur lesquels il étoit comme sur des échasses, de même qu'une ample perruque qui lui donnoit encore beaucoup d'avantage, on se seroit étonné de ne voir qu'un Pigmée.

Mais en revanche, il pouvoit se vanter d'avoir d'aussi belles mains

qu'il y en eût en France ; car elles étoient blanches, petites, douces et potelées. Pour ce qui est de son humeur, elle étoit gaie, son esprit satyrique, bouffon et railleur ; ses manieres civiles et insinuantes, aisées et nobles ; son geste vif et passionné. Il avoit la pointe fine et malicieuse, la repartie prompte, la langue déliée et bien pendue ; il étoit d'un tempérament fort amoureux, et il aimoit les plaisirs, même jusqu'à la débauche, et quelquefois jusqu'à l'excès. Il étoit brave comme un soldat, généreux comme un prince, chaud au service de ses amis, libre en paroles et gascon ; mais il étoit des voisinages de la Garonne, c'est tout dire ;

son vice le plus dominant étoit la satyre ; il la poussoit quelquefois si loin, qu'elle dégéneroit en calomnie ; on peut dire enfin que, s'il avoit beaucoup de belles qualités, il avoit aussi bien des défauts.

AVENTURES
DU DUC
DE ROQUELAURE.

AVENTURE I.

De la corbeille de péches.

Ce duc qui n'étoit uniquement appliqué qu'à faire des siennes, se trouvant un jour dans l'anti-chambre de la reine, où il avoit coutume de folâtrer avec ses filles d'honneur, il lui arriva une aventure avec elles, qui le rendit l'objet de la raillerie de

toute la cour ; ce qui le piqua si au vif, qu'il résolut de se venger, quelque chose qu'il lui en pût coûter ; et voici ce qu'il fit. Il commença par faire afficher par-tout des placards, par lesquels il faisoit savoir que les filles d'honneur de la reine se servoient de certains outils de velours, faute d'en trouver de naturels, parce qu'elles étoient trop laides, disoit-il, pour que quelqu'un s'offrît charitablement à leur présenter ses services ; et comme il jugea à propos, avant que le bruit des affiches ne fût public, de pousser son dessein à bout, il fit faire un nombre de ces mêmes outils, de la grosseur et de la longueur qu'il crut convenir le mieux à chacune de ses filles ; sur chaque instrument il fit attacher un billet où étoit tracé en gros caracteres le nom de celle à qui il étoit

étoit destiné : cela fait, il en prit un d'une extrême grosseur sur soi ; puis s'étant fait suivre d'un laquais qui portoit une corbeille, il en envoya un autre chez tous ses amis, pour les prier, s'ils vouloient voir un plat de son métier, de se rendre sur l'heure à l'antichambre de la reine. Ils n'y manquerent pas, car ils y arriverent dans le moment que le duc y entroit aussi. Les filles d'honneur étoient assises, et tranquillement occupées à divers petits ouvrages, et dans cet état, elles ne soupçonnoient rien du tour sanglant qu'on leur préparoit. La présence du duc qui étoit avec ses amis ne les étonna en aucune maniere, parce qu'il leur étoit ordinaire de voir beaucoup de monde dans l'antichambre. Le duc ravi d'aise de les voir si tranquilles, prit la balle

au bond, s'approcha d'un air soumis de celle à qui il en vouloit particuliérement, et lui attacha avec tant d'adresse l'outil qu'il avoit dans sa poche, entre les plis de son manteau, que personne ne s'en apperçut.

Ensuite ayant donné le signal à une personne inconnue qu'il avoit apostée, elle entra un moment après avec la corbeille en question, et après les avoir toutes saluées, et leur avoir fait des complimens d'une comtesse en l'air : Je suis chargée, leur dit-elle, de vous présenter ce petit présent de pêches de sa part. A ce mot de pêches, toutes sauterent en place, coururent à la corbeille, charmées de la beauté du fruit qui étoit proprement arrangé sur des outils de velours, qui étoient au fond : une d'entre elles, plus friande que les autres, prit la

corbeille avec précipitation, et la vida dans son tablier pour en faire le partage, afin qu'il n'y eût point de tricherie ; mais quelle fut leur surprise, lorsqu'après avoir jetté la vue sur le tablier, elles eurent apperçu ces gros instrumens ; elles se regarderent long-tems les unes les autres sans dire un mot ; mais voyant qu'on les avoit jouées, elles jetterent les hauts cris, la partageuse lâcha son devant, répandit toute la boutique, et toutes ensemble, comme des folles, se jetterent, comme un troupeau de brebis poursuivis par le loup, dans l'appartement de la reine qui y étoit avec son confesseur : elles étoient si effrayées, qu'elles ne pouvoient parler, quoique leur maîtresse se tuât de leur demander ce qu'elles avoient. Le confesseur, croyant que

quelqu'esprit malin leur étoit apparu, se préparoit à le conjurer, et couroit déjà à l'eau bénite, lorsqu'une de ces filles, à qui la parole étoit revenue, se mit à crier de toute sa tête, vengeance, vengeance, et apprit en peu de mots à la reine l'algarade qu'on leur avoit faite, et le beau présent dont elles avoient été régalées : la princesse qui étoit de ces bonnes ames qui prennent de l'horreur pour la moindre apparence du mal, prit la chose fort à cœur, et leur promit d'en parler au roi, pour l'obliger à punir sérieusement l'auteur d'une malice si noire, et comme le bon confesseur avoit rengaîné son eau bénite, et que la reine avoit encore quelques scrupules qu'elle vouloit se faire expliquer, elle congédia ses filles, qui, après de profondes révérences, re-

tournerent à leur premier poste, c'est-à-dire, à l'antichambre,

Pour ce qui est des outils, on n'a pu savoir ce qu'elles en firent ; mais s'il est vrai qu'elles étoient de l'humeur dont le duc les avoit voulu faire passer, il est constant qu'elles n'auront pas manqué de s'en servir en tems et lieu, et le présent pouvoit leur être cher. Quoi qu'il en soit, le duc, qui n'avoit point jugé à propos d'être témoin du dénouement de la comédie, se retira avec ses amis pour pouvoir rire en liberté de la plaisanterie ; en moins d'une heure toute la cour sut cette polissonnerie. Les personnes de bonne humeur s'en divertirent, et les scrupuleuses fulminerent tout leur saoul ; ce qui n'empêcha point cependant qu'on ne fît les vers suivans, qui furent chantés ou-

vertement par tous les polissons : on dit même que le duc en avoit été l'inventeur.

Jeanneton de tous les fruits
N'aime que les pêches ;
Quand on lui porte des....
Tout aussitôt elle dit :
Des pêches, des pêches.

C'étoit comme on voit pousser la raillerie jusqu'à l'insolence ; car le duc content du tour qu'il avoit joué, devoit en demeurer là ; mais nous verrons dans l'aventure qui suit comme il fut puni.

AVENTURE II.

Le roi lui défend les terres de France.

LA reine cependant fort indignée de l'insolence que le duc avoit osé faire à ses filles, à qui elle avoit promis une punition exemplaire, fut trouver le roi, lui raconta l'affaire de fil en aiguille, en grossit même les objets, n'oublia rien enfin pour le porter à punir rigoureusement une action, qui, à ce qu'elle disoit, attaquoit sa propre personne.

Le roi balança d'abord sur le parti qu'il devoit prendre, parce qu'il aimoit fort le duc, dont la fidélité lui étoit connue ; mais pour empêcher qu'on ne crût dans le monde qu'il au-

torisoit le vice dans sa cour, et pour ôter tout sujet de plainte à la reine, qui n'auroit point manqué de se récrier contre son injuste procédé, il fit appeller le duc qui n'étoit alors que marquis, et après lui avoir fait une forte mercuriale : Je vous ai souvent fait connoître, Roquelaure, dit le monarque, que j'aimois la plaisanterie, mais que je haïssois l'insolence; puisque vous prenez donc tant de plaisir à m'offenser, je vous défends les terres de France : retirez-vous; je vous donne ving-quatre heures pour mettre ordre à vos affaires.

Le duc qui savoit que le jeune monarque n'aimoit point la réplique, fit une profonde révérence au roi, quitta la cour; et tandis que tous ses amis étoient les uns alarmés, et les autres surpris de sa disgrace, il prend la

poste ; après quelques jours de course arrive en Espagne, y fait faire une petite charrette, la fait remplir de terre d'Espagne, et reprend en diligence le chemin de France, en y arrivant *incognito ;* il eut le plaisir sur la route d'apprendre les diverses pensées que chacun avoit sur son éloignement ; les uns disoient que le roi le rappelleroit, les autres le plaignoient : et d'autres assuroient que le roi avoit eu des raisons de politique pour le traiter de la sorte, et que malgré son exil, il ne l'aimoit pas moins qu'auparavant ; en effet, il l'avoit éloigné moins pour le punir, que pour satisfaire la reine qui étoit extrêmement irritée, et pour donner le tems aux esprits de se radoucir. Enfin, après quelques jours de marche, il arriva à Paris, et sans s'y arrêter, ni se faire connoître,

monte sur sa charrette et se rend à Versailles.

Il est aisé à penser combien tout le monde fut surpris, lorsqu'on le vit paroître dans un si plaisant équipage. Ses amis penserent pleurer de joie, et ses ennemis de dépit de le voir sitôt de retour, parce que chacun voyoit bien qu'il alloit faire quelque nouvelle bouffonnerie, qui obligeroit le roi de lui accorder sa grace, malgré qu'il en eût, et en dépit des envieux qui fomentoient sous main sa ruine.

En effet, la chose arriva comme on se l'étoit imaginé, car le roi ayant aussitôt été averti de son arrivée, et du grotesque train qu'il avoit avec lui; car il faut savoir qu'il étoit sur sa charrette en habit à l'espagnole, de même que les gens de sa suite, il

lui envoya demander par le marquis de S... ce qu'il faisoit là, et s'il ne se souvenoit plus de la défense qu'il lui avoit faite, de ne jamais paroître sur les terres de France. Il est vrai, monsieur, dit respectueusement le duc à celui qui lui parloit de la part du roi, je m'en souviens fort bien, et j'exécute de point en point ce qu'il a plu à sa majesté de m'ordonner; mais dites aussi de ma part au roi, que je suis sur les terres d'Espagne qu'elle ne peut me défendre; rapportez-lui sur-tout qu'en quelque terre éloignée que je me trouve, je serai toujours prompt à me sacrifier pour ses intérêts.

Le marquis quitta le duc, et fut rapporter au roi cette réponse, et la drôle de posture qu'il tenoit sur sa charrette. Le monarque en rit de tout

son cœur, étant ravi dans l'ame de trouver un prétexte pour lui faire grace ; et ayant eu la curiosité de le voir au milieu de Versailles en Espagne, il trouva cette invention si nouvelle et si ingénieuse, qu'il lui permit de demeurer en France, à condition qu'il porteroit toujours de la terre d'Espagne dans la semelle de ses souliers, afin qu'il ne parût avoir méprisé ses défenses, et à la charge qu'il seroit à l'avenir plus retenu ; ce qu'il promit d'une maniere qui satisfit beaucoup le roi qui l'aima plus que jamais, comme on pourra le voir dans les aventures suivantes.

AVENTURE

AVENTURE III.

Plaisante réponse qu'il fit à l'archevêque de Lyon.

IL est bon que l'on sache d'abord, que quand le duc de Roquelaure couroit la poste, il étoit toujours habillé comme un égrefin ; un grand chapeau, une capote assez frippée, étoient tout son équipage, et dans cet état, il étoit méconnoissable même à ceux qui le voyoient le plus familiérement : l'aventure qui suit prouvera cette vérité.

Le duc ayant un jour reçu ordre d'aller en Espagne, pour y négocier une affaire de conséquence, dont le roi l'avoit chargé, il prit la poste fagoté comme j'ai dit ci-dessus, et

piquant comme un perdu sa méchante haridelle, il arriva à Lyon, et passant devant l'archevêché dans le moment que l'archevêque étoit prêt à monter en carrosse, ce prélat curieux de savoir où alloit ce courrier, et d'apprendre quelles nouvelles il portoit, se mit à crier à pleine tête; holà hé, hé mon ami, arrête. Le duc, que cette maniere d'appeller en petit-maître surprit un peu, ne demandant pas mieux qu'à se divertir un moment aux dépens de la curiosité indiscrette du prélat, arrête tout court. Alors l'archevêque se voyant à portée d'être oui : D'où viens-tu ? lui demanda-t-il, qu'y a-t-il de nouveau ? Le duc sans s'embarrasser, répondit brusquement, de Paris : des poids verds.

Le prélat un peu surpris de cette

réponse bouffonne, lui demanda ensuite, que disoit-on à Paris, mon ami, lorsque tu en partis ? On disoit vêpres, répliqua le duc. Mais comment t'appelle-t-on, reprit le prélat ? les uns, repartit le courrier, m'appellent holà hé, les autres, hé mon ami : mais moi qui me connois mieux, je m'appelle comte de Roquelaure, ho hé, fouette, postillon.

Le bon prélat reconnoissant tout à coup son erreur, eut beau rappeller le courrier pour lui faire des excuses de l'avoir méconnu, il piquoit son bidet de quatre-vingt sols à tour d'éperons, et disparoissant comme un éclair, il laissa l'archevêque aussi fâché de s'être mépris, que satisfait des réponses bouffonnes qu'il s'étoit attirées. Dieu sait si l'on rit à la cour,

et si l'on se moqua du trop curieux prélat.

AVENTURE IV.

Compliment qu'il fit à deux jumelles dont sa femme étoit accouchée.

LOuis XIV, qui comme on sait, avoit autant de penchant dans sa jeunesse pour l'amour, que pour la guerre, faisoit naître les jeux et les ris dans toute l'étendue de son royaume, et chacun à la fin de la campagne, pour se délasser des travaux de Mars, cherchoit à faire à son exemple la conquête de quelque jeune beauté ; tout soupiroit aux genoux des dames, qui de leur côté n'épargnoient rien non plus pour plaire aux jeunes guerriers, qui tout glo-

rieux venoient mettre à leurs pieds les lauriers qu'ils avoient moissonnés dans les champs de Mars. Toutes à l'envi les unes des autres mettoient leurs charmes en étalage, pour toucher le jeune monarque, et toutes se disputoient la victoire de son cœur. Mais parmi un grand nombre qui avoient droit d'y prétendre, mademoiselle de C..... fut l'unique qui mérita d'être honorée du mouchoir; elle étoit jeune, belle à ravir, bien faite, spirituelle; et en un mot, elle possédoit du ciel tout ce qui pouvoit être capable d'inspirer de tendres sentimens, et de réveiller l'appétit d'un amant. Aussi le roi l'aima-t-il dès qu'il la vit: mais comme il n'étoit pas homme à pousser des soupirs qui ne contentoient point l'ardeur naturelle qu'il avoit pour les combats, et

n'étant pas d'humeur non plus à filer long-tems le parfait amour, à s'amuser à la moutarde, au lieu d'en venir à la conclusion, l'histoire rapporte qu'il en eut les gants, dès la seconde entrevue qu'il eut avec cette belle : cela est croyable ; car il étoit aussi rapide dans ses expéditions amoureuses, que dans celles de la guerre : il ne lui falloit que voir le dehors de la place, pour la prendre, aussitôt de plein assaut ; et une beauté qu'il avoit une fois couchée en joue, étoit bien fine, s'il ne lui faisoit voir les feuilles à l'envers.

Enfin leur commerce dura quelques mois, durant lesquels il fut débité force douceurs de part et d'autre. Mais comme la trop facile jouissance est ordinairement le tombeau de l'amour, elle fut aussi le tombeau

du sien ; car le jeune monarque commençant peu-à-peu à perdre son amour, il se détacha insensiblement, prévenu que le changement de viande mettoit en appétit. Mais comme la pauvre fille avoit déclaré à son amant parjure, qu'elle se sentoit grosse, il songea à la marier, pour mettre les débris de son honneur à couvert. Et avant que sa grossesse fût apperçue, il chercha parmi les jeunes seigneurs de sa cour, un parti qui lui fût avantageux. Cet empressement que le jeune monarque faisoit remarquer à pourvoir mademoiselle de C... donna à penser à bien du monde. L'intérêt avec lequel il travailloit à son établissement étoit si suspect, et d'ailleurs tous les jeunes courtisans étoient si délicats sur l'article de l'enrôlement de la grande confrairie, que chacun

refusa le parti qu'on lui proposa, le duc seul se laissa éblouir; car comme il n'étoit alors que marquis, il mit tout scrupule à part, ravi d'avoir les moyens d'avancer sa fortune, et flatté de sa future faveur, il accepta, sans faire beaucoup le dégoûté, la personne que le roi lui offroit : il épousa sans le savoir la vache et le veau, et défit son maître d'un fardeau qui lui pesoit fort sur les bras. Le mariage se fit dans toutes les formes, et le roi, pour récompenser l'obéissance du nouveau marié, le fit comte, et y joignit la qualité d'ambassadeur extraordinaire en Espagne, parce qu'il avoit tout le mérite et toute la capacité qu'il faut avoir pour remplir dignement cette importante charge.

A peine le mariage fut-il consommé, que le duc reçut l'ordre de te-

nir son équipage prêt pour aller à son ambassade. Il obéit, quoiqu'il quittât à regret les doux embrassemens de sa nouvelle épouse qu'il croyoit une vestale ; il prit la poste, et en passant à Lyon, fit cette plaisante réponse à l'archevêque, de laquelle nous avons parlé dans l'aventure précédente : enfin sans faire un détail de son voyage, il arriva en Espagne, y fit son devoir en homme de tête, et au bout de cinq mois ou environ, ayant terminé toutes ses affaires, avec tout le succès imaginable, il revint en France, sans avoir donné avis à personne de son départ, pas même au roi ; on eût dit même à voir la diligence qu'il employa pour finir ses négociations à la cour de Madrid, qu'il avoit un secret pressentiment des couches prématurées

de sa femme ; il l'avoit épousée à la vérité ; mais malgré sa rodomontade, il n'avoit pas laissé de sentir quelques chatouillemens, qui ne lui présageoient rien de bon pour son front.

Enfin, il arriva à la cour, et la premiere nouvelle qu'on lui annonça, fut celle de l'accouchement de sa femme, de deux filles ; cela le surprit d'autant plus étrangement, qu'il savoit qu'une femme n'accouchoit jamais, selon toutes les lois de la nature, avant les neuf mois, à moins qu'il ne lui arrivât quelque accident qui avançât ses couches, et qu'il n'y avoit tout au plus que cinq lunes qu'il étoit en ménage. Il bochoit la tête, et ne savoit que penser d'un procédé si nouveau : quoi ! disoit-il en comptant par ses doigts,

voilà bien des choses à la fois, époux, comte, ambassadeur, cocu, et deux filles ; parbleu, cela me passe. Car quoiqu'il sût bien que le roi son maître aimoit fort la petite joie, il n'avoit toutefois pu croire qu'il eût poussé les choses si loin avec sa femme ; il rêva assez long-tems, et comme il ne pénétroit que trop le mystere, et qu'il n'y avoit plus de moyen de s'en dédire, après s'être bien déchaîné contre sa femme, qui avoit laissé donner une si honteuse entorse à son honneur, il prit enfin le parti de s'en consoler comme bien d'autres, qui de même que lui étoient logés au croissant, et pour couvrir la honte de son front, qui étoit des mieux empanaché, de dissimuler son ressentiment, étoit le chemin le plus sûr, persuadé d'ailleurs que l'hon-

neur d'un honnête homme ne dépendoit point du cul d'une femme, et par conséquent que le moins d'éclat qu'on peut faire n'étoit que le meilleur.

Toutes ces raisons, aussi-bien que d'autres, ne servirent pas peu à rendre le calme à son esprit, et à lui faire reprendre son humeur enjouée; et de fait, voulant un peu divertir son chagrin, il courut chez lui, demanda où étoit sa femme: Elle est au lit, monsieur, lui répondit-on, et elle est accouchée de deux belles comtesses. Il demanda à les voir: on le conduisit à leur appartement, et s'étant approché d'elles: soyez les bien venues, leur dit-il d'un air riant; foi d'honnête homme, je ne vous attendois pas sitôt: puis les ayant considérées un moment, il ne connut que trop à leurs traits encore imparfaits

faits, qu'il n'en étoit point le pere.

Le même jour toute la cour sut ce facétieux compliment, chacun en rit son saoul, sinon le roi qui se méfioit de la langue du duc. Lisez l'aventure suivante.

AVENTURE V.

Le roi le fait duc, et le compliment qu'il fait à sa femme.

ROquelaure piqué au dernier point de se voir railler dans toutes les compagnies, au sujet du prompt accouchement de sa femme, jetta, comme on dit, le manche après la coignée : c'est-à-dire, prit la résolution de s'en divertir le premier, aux dépens de qui il appartiendroit. Pour cet effet

il commença mille plaisanteries, jusqu'à dire ouvertement que, s'il avoit reçu deux filles si à l'improviste, il n'en avoit l'obligation qu'au roi son maître, qui avoit charitablement voulu lui en épargner la façon ; il osoit même avancer, que s'il avoit été fait cocu, ce n'avoit été qu'à charge de revanche, comme s'il avoit voulu faire entendre par-là, qu'il feroit le roi Jean à son tour. Et cent autres railleries de cette nature, qui étoient toutes rapportées au monarque, et qui ne l'accommodoient point ; car il étoit chatouilleux sur l'article de l'honneur, et n'entendoit non plus raison qu'un suisse, lorsqu'on poussoit sa patience à bout : d'ailleurs comme il étoit le maître, il vouloit faire cocu qui bon lui sembleroit, sans que la moindre personne y trouvât à redire.

Ainsi commençant à avoir martel en tête de tous les lardons scandaleux que le duc répandoit sans respect contre sa personne, et craignant avec raison, s'il le souffroit plus long-tems, qu'il ne s'ingérât à pousser son indiscrétion encore plus loin (car de quoi n'est point capable le ressentiment d'un homme qui se voit planter des cornes,) il se détermina à prévenir des bruits qui ne pouvoient que flétrir sa gloire, et diminuer l'amour et la vénération de ses sujets. Mais comme il jugea que la rigueur ne feroit qu'augmenter le mal au lieu de le dissiper, il choisit prudemment les voies de la douceur ; car comme il savoit que Roquelaure avoit le cœur ambitieux, il crut que de lui accorder de nouvelles graces, et de le combler de nouveaux bienfaits, ce seroit le moyen

le plus sûr d'arrêter ses satyres, et de le tenir dans le respect. Pour cet effet, l'ayant fait appeller, il lui fit une forte mercuriale ; et après lui avoir reproché son ingratitude : Je vous fais duc, dit le roi en finissant ; j'oublie le passé, mais faites mieux à l'avenir. Puis il se retira pour donner le tems au nouveau duc de faire des réflexions sur sa mauvaise conduite, et sur la générosité de son maître.

Il n'en fallut pas davantage au duc ; car, comme il étoit pénétrant, il lui fut aisé de comprendre le sens de ces mots, qui, quoique fort courts, renfermoient néanmoins de séveres menaces, en cas de récidives, et ils avoient été prononcés d'un ton de voix qui pouvoit lui donner à penser bien des choses. Aussi promit-il d'être plus modéré dans la suite. Mais

comme il ne lui manquoit pour avoir l'esprit entiérement libre, que de se venger de sa femme sans faire aucun éclat, et sans irriter le roi, il fut la trouver ; elle gardoit encore le lit, plusieurs dames lui étoient venues rendre visite, et lui tenoient compagnie ; cette occasion lui parut la plus favorable du monde pour décharger son cœur : car comme il étoit cocu en herbe et en gerbe, il étoit bien-aise du moins qu'on sût aussi, qu'on l'avoit fait tel sans son consentement. Il entre donc dans l'appartement de sa femme, qui fut saisie de crainte ; car comme c'étoit la premiere fois qu'elle le voyoit depuis son retour d'Espagne, et depuis qu'elle étoit en couche, elle appréhendoit qu'il ne se portât à la maltraiter. Il s'approche du lit d'un sang-froid à glacer, fait

une profonde révérence, et du même ton d'autorité dont le roi lui avoit parlé, dit : Madame, je vous fais duchesse, j'oublie le passé ; mais, corbieu, faites mieux à l'avenir : puis ayant salué toutes les dames, il sortit satisfait au dernier point, laissant toute la compagnie dans un extrême embarras à déchiffrer cette énigme.

Bien des personnes se sont étonnées de la modération du duc en cette rencontre-là, car il étoit extrêmement emporté : mais s'il ne témoigna point son dépit ouvertement, c'est qu'il avoit à ménager les bonnes graces du roi, et qu'il ne pouvoit en agir d'une autre maniere, sans ruiner sa fortune de fond en comble.

Toute la cour sut bientôt le facétieux compliment qu'il avoit fait à sa femme, chacun en rit de tout son

cœur ; le roi même admira son esprit, et lui sut bon gré d'en avoir agi si sagement.

AVENTURE VI.

Qu'il eut avec l'ambassadeur espagnol, à Rome.

POur l'intelligence de cette aventure, il est à propos d'avertir le lecteur, que les ambassadeurs de France ont à Rome la préséance devant ceux d'Espagne : cela étant, voici ce qui arriva.

Le duc de Roquelaure qui avoit l'entiere confiance du roi, ayant un jour été envoyé à Rome pour y ménager ses intérêts en qualité d'ambassadeur, il lui arriva une affaire avec celui d'Espagne, qui pensa faire naî-

tre une grande querelle entre les trois puissances, mais qui fut heureusement étouffée dès sa naissance.

Le duc en arrivant à Rome, ayant été averti par un de ses espions, que l'ambassadeur espagnol se mettoit en son absence dans la place qui n'étoit destinée que pour lui dans les grandes assemblées publiques, fit épier, comme de coutume, le moment qu'il s'y remettoit, et donna ordre à son grison de venir sur le champ l'en avertir.

Quelques jours se passerent sans que notre duc apprît la moindre nouvelle: ce retardement le chagrinoit d'autant plus, qu'il appréhendoit d'avoir manqué son coup, et qu'il auroit volontiers donné toute chose au monde, pour se venger de la rodomontade de l'Espagnol, contre le-

quel il avoit une furieuse dent de lait, à cause de quelques paroles outrageantes qu'il avoit osé lâcher contre le roi et contre lui. Voici ses propres termes : *Que quiere hablar auquel hombre consu rey qui en es nada sino et rey de los gravachos ?* Qui signifie, que nous veut dire cet homme avec son roi, qui n'est rien que le roi des gavaches ? (1)

Enfin un beau matin que le duc étoit encore au lit, le grison vient demander à lui parler, il saute en place, et ayant appris de son homme que l'orgueilleux Espagnol s'étoit, comme à l'ordinaire, emparé de sa place dans une certaine église, dont

---

(1) Mot outrageant dont se servent les Espagnols, lorsqu'ils parlent avec mépris des Français.

le nom ne fait rien à l'affaire, il donna ordre à son équipage, qu'il avoit fait tenir prêt par avance, de sortir sur le champ de Rome; et ayant fait mettre six chevaux des meilleurs à son carrosse, il s'y plante en robe de chambre, en caleçons, en bonnet de nuit et pantoufles, fait fouetter droit à l'église en question, où étoit le vain Espagnol, il y entre en déshabillé, fend la presse, va droit à l'ambassadeur espagnol, lui fait une grande révérence, et s'étant approché de lui comme pour lui parler, tire adroitement une de ses pantoufles, et en appliquant un soufflet bien fortement sur chacune des joues de son ennemi, remet ensuite la pantoufle dans son lieu, et sans marquer la moindre émotion, il reprend, d'un sang-froid à glacer, le chemin de

la porte, laissant tous ceux qui avoient été les témoins de cette belle scene dans le dernier de tous les étonnemens d'une si grande hardiesse.

L'Espagnol qui avoit un peu repris ses esprits, sortit aussi un moment après dans le dessein d'aller sacrifier son ennemi ; mais il étoit trop tard : car le duc qui avoit prévu qu'il ne feroit pas bon pour lui, dans un lieu où les Français étoient décriés comme la fausse monnoie, ayant eu soin de bien étourdir le siege de la raison de l'Espagnol, pour qu'il ne pût exciter un grand tumulte, il étoit sorti de Rome sans tambour et sans trompette ; et à quelques lieues de cette sainte ville, il avoit pris la poste pour se rendre en France. Je laisse à penser du bruit que causa cette aventure à la cour de Rome et à celle

de Madrid ; il n'y eut que celle de France, où l'on en rit : on dit même que le roi loua beaucoup le duc d'en avoir agi de la sorte.

Enfin, après plusieurs plaintes de part et d'autre, le démêlé fut accommodé et assoupi, parce qu'on avoit été informé que l'Espagnol s'étoit bien attiré ce mauvais traitement. Ainsi le duc en fut quitte pour s'éloigner de la cour de Rome, et l'ambassadeur pour un étourdissement, et pour quelques dents que la pantoufle lui disloqua.

AVENTURE VII.

Qui contient ce qu'on verra, si on veut la lire.

J'Ai dit dans le portrait que j'ai fait au

au commencement du duc de Roquelaure, qu'il avoit les mains extraordinairement belles : en effet, elles étoient blanches comme de la neige, douces, petites et potelées ; ce qui donna lieu à la petite aventure que vous allez lire, si vous voulez vous en donner la peine.

Le duc s'étant un jour rencontré dans une compagnie de dames, où il n'y avoit que lui de chapeau, la conversation roula indifféremment sur toutes sortes d'entretiens et de matieres ; et comme il est ordinaire aux femmes de s'entretenir entr'elles des ornemens et des nouvelles modes, dont elles se servent pour relever leur beauté, même quelquefois pour passer leur prochain par l'étamine, chacune en cette rencontre-là disoit son petit paquet ; il n'y eut pas même

jusqu'au duc, qui étoit comme le coq de l'assemblée, qui ne déguisât à merveilles.

On continua enfin de fil en aiguille à disputer sur ce qui étoit le plus bel agrément que pouvoit posséder une personne. La premiere assura que rien n'est plus ravissant que deux beaux yeux; la seconde soutenoit au contraire, qu'une belle bouche étoit toute adorable : le duc se déclara incontinent en faveur du beau teint : pour ce qui est de moi, interrompit la troisieme, je soutiens et prétends, qu'il n'est rien de plus aimable qu'une belle main; et pour preuve que ce que j'avance est vrai, j'en fais juge monsieur le duc que voici, qui a assurément des mains qui font envie à voir.

Le duc rougit un peu à ce petit

compliment, à ce qu'on dit; mais pour moi, je n'en crois rien. Quoi qu'il en soit, les dames commençant peu-à-peu à prendre leur belle humeur, la plus égrillarde d'entr'elles prit la parole, et après plusieurs jolies louanges qu'elle donna au duc sur la blancheur de ses mains, elle le pria de très-bonne grâce de lui apprendre avec quoi il se les lavoit. Comme il étoit extrêmement malicieux, il s'excusa, assurant, avec un sourire malin, qu'il s'estimoit le plus heureux des hommes d'être raillé avec tant d'esprit. Non, non, monsieur, répondit sur le champ la dame, je parle sérieusement; mais c'est vous plutôt qui voulez vous faire prier; vous avez beau vous défendre, nous ne vous donnerons point de repos, que vous ne nous ayiez

communiqué votre secret ; il faut avouer que vous seriez mal obligeant et bien peu complaisant, si vous vouliez nous faire un mystere d'une chose dont nous vous aurons toutes les obligations possibles : allons, allons, ne faites point tant le renchéri, contentez-nous. Mais, madame, ce n'est qu'une bagatelle, et dispensez-moi, je vous prie, de dire une.... Non, non, vous dis-je, vous vous défendez inutilement, nous n'en démordrons pas, et vous nous découvrirez votre secret, ou bien nous romprons la paille ; vous voyez donc maintenant le parti que vous voulez prendre, et ne nous tenez point si long-tems le bec dans l'eau. J'y consens, mesdames, répondit le duc, puisqu'il n'y a plus moyen de s'en dédire ; mais souvenez-vous au moins

qu'un secret arraché par force, n'est pas suffisant pour contenter. N'importe, reprit notre grande curieuse, quel qu'il puisse être, nous serons bien-aises de le savoir. Hé bien, madame, puisque vous le voulez absolument, apprenez que je me lave les mains de..... Ha, ha, ha, le plaisant conte que vous nous venez de débiter-là, ajouta brusquement la trop curieuse, vraiment vous me la donnez belle ; sachez à votre tour, monsieur, que si c'est-là votre beau secret pour lequel vous vous êtes tant fait tirer l'oreille ; sachez, vous dis-je encore une fois, qu'il ne vaut pas un sifflet ; car il y a plus de quinze ans que je m'en fais laver le derriere, et qu'il n'en est pas plus blanc pour cela.

AVENTURE VIII.

Du chapeau au piquet.

QUelques dames avoient joué une piece au duc, et toutes les fois qu'il se trouvoit en leur compagnie, elles le railloient, et le turlupinoient sans quartier, parce qu'elles savoient qu'il n'épargnoit personne non plus, lorsqu'il trouvoit prise. Cependant le duc avaloit sans murmurer la pilule, et dissimuloit adroitement ; mais il n'en pensoit pas moins : car comme les fourberies ne lui manquoient point, son pis aller étoit toujours d'en inventer quelques-unes pour se venger : il en agissoit même si finement, que les personnes auxquelles il en vouloit, aidoient le plus souvent à se

tromper elles-mêmes, et il tournoit si long-tems autour du pot, qu'il les faisoit à la fin tomber dans le panneau qu'il leur tendoit : cette petite aventure le fera voir.

Les dames en question étant allées une belle après-dînée rendre visite à une de leurs amies, le hasard voulut que le duc s'y rencontra aussi avec quelques petits-maîtres de sa cotterie ; aussi-tôt qu'il vit toutes ces dames, il lui vint en pensée de leur donner un plat de son métier, 'comme de fait ; on présenta des sieges, toute l'assemblée s'assit ; on entama la conversation, et chacun dit tout ce qu'il savoit de plus propre pour divertir agréablement les dames, qui de leur côté escrimerent aussi de la langue à merveille. Le duc seul gardoit un silence fort austere, chacun

s'en plaignoit ouvertement, et ne savoit à quoi attribuer sa taciturnité. Enfin, une de ces dames, qui étoit justement la même à qui le duc en vouloit par-dessus toutes les autres, ayant interrompu le discours, se met à dire : Allons, mesdames, mettons le pauvre homme au lit, ne voyez-vous pas qu'il est malade ? Le duc, à qui cette nouvelle raillerie s'adressoit, voyant que la comédie s'approchoit insensiblement vers son dénouement, tira, sans que personne s'en apperçût, je ne sais quoi de ses houseux, qui n'étoit point malade, mais au contraire en fort bon état, et y planta son chapeau comme au piquet.

Il faut avertir le lecteur, avant que de passer plus outre, que le duc avoit pris la coutume, quand il étoit

assis, d'avoir toujours son chapeau appuyé sur l'ouverture de sa culotte, sans y entendre la moindre malice ; les dames en question lui en avoient très-souvent fait la guerre, et s'étoient même émancipées à le lui aller arracher de ce lieu-là, puis elles alloient le lui cacher pour lui faire piece : elles l'avoient menacé outre cela de lui faire la même niche partout où elles le trouveroient, jusqu'à ce qu'il se fût entiérement défait de cette mauvaise habitude. Et c'étoit-là justement le sujet de la piece que le duc méditoit ; car comme il savoit que ces dames avoient conspiré contre son chapeau, il prévoyoit bien qu'elles ne manqueroient point de venir l'attaquer à l'ordinaire : c'est ce que nous allons voir tout à l'heure.

Enfin nos dames qui étoient en belle humeur, continuerent fortement à railler le duc : celle qui avoit voulu un peu auparavant qu'on le mît au lit, fit signe à ses amies par quelques œillades, qu'il falloit toutes le réveiller à coups d'éventails, et tâcher à faire sauter en l'air le chapeau qu'il avoit au piquet. Elles applaudirent toutes des deux à cette malice : tout à coup le signal de la décharge ayant été donné, et le duc feignant d'avoir les yeux fermés pour favoriser leur dessein, toutes firent main basse à grands coups d'éventails sur le pauvre chapeau, qui n'en pouvoit pas moins, et qui par bonheur pour le duc avoit assez de corps pour garantir le piquet auquel il étoit pendu, de l'insulte des éventails ; et comme le chapeau étoit de fin cas-

tor, les coups qu'on lui appliquoit sonnoient comme sur un tambour.

Enfin, après quelques décharges assez vigoureuses, le pauvre couvre-chef, dont le piquet étoit devenu mou de la crainte des coups, sauta en l'air, et découvrit aux yeux des dames le roi de tous les piquets. Jamais étonnement ne fut pareil au leur, l'une fuyoit d'un côté, et l'autre de l'autre, et toutes ensemble crioient comme des folles, croyant ce maître piquet à leurs trousses.

En effet, il y avoit bien de quoi s'étonner d'un si furieux sire Priape, car on assure que jamais homme n'avoit été mieux partagé de la nature du côté du piquet que lui : l'histoire dit même qu'il étoit si puissant et si rude joueur, que lorsque sa femme lui donnoit quelque jalousie ou quel-

que sujet de mécontentement, il n'avoit qu'à la menacer de la..... sans bourrelet, pour la rendre souple comme un gant. Il est donc aisé à juger si nos dames curieuses pouvoient être surprises à la vue d'un piquet qui étoit un terrible fléau de pucelages. Pour ce qui est du duc, il sortit avec ses amis le plus content du monde d'avoir tant ri et de s'être si bien diverti aux dépens de ces railleuses, qui, comme il est à présumer, auront perdu l'envie d'attaquer de leur vie le chapeau au piquet.

AVENTURE IX.

La curiosité payée et repayée.

UNe dame de province, aussi distinguée par son esprit que par sa qualité, ayant un jour entendu faire l'éloge

loge du duc de Roquelaure, comme d'une personne qui faisoit toutes les délices de la cour, elle quitta la province et vint à Paris dans le dessein de chercher les occasions de l'entretenir, pour voir s'il étoit en effet aussi spirituel, et d'une aussi charmante conversation qu'on le publioit; et comme la curiosité est le défaut ordinaire de presque toutes les femmes, il tardoit déjà à cette marquise d'en être aux prises avec le duc, qu'elle ne connoissoit que de réputation. Étant arrivée à Paris, elle fut loger chez une comtesse de ses amies, et après les premieres civilités, elle lui apprit qu'elle venoit exprès pour voir le duc. La comtesse approuva son dessein, et promit de lui fournir les moyens de lui parler dès le lendemain, en lui assurant qu'il étoit

si galant homme, qu'il se feroit un point d'honneur de la recevoir de son mieux: la marquise, après l'avoir tendrement embrassée, la remercia de toutes ses honnêtetés, et jura de lui en avoir toute la reconnoissance imaginable ; elles se dirent cent choses obligeantes ; et comme il commençoit déjà à se faire tard, la marquise prit congé de son amie, et fut se mettre au lit, en attendant avec la derniere impatience le jour pour voir le duc.

Pendant qu'elle dort, il est à propos que j'instruise le lecteur d'un point important à l'intelligence de cette aventure ; la voici : la comtesse et la marquise avoient autrefois été brouillées au sujet d'une personne qu'elles aimoient toutes deux, et soit que la marquise eût plus de beauté

et plus d'esprit que sa rivale, elle avoit remporté le prix sur elle : elles cesserent donc de se voir. Mais comme les brouilleries entre femmes ne durent d'ordinaire qu'autant qu'elles sont rivales, l'amant de la marquise, qui étoit lieutenant-général, ayant été tué en Flandre, elles se raccommoderent, et n'en furent que meilleures amies dans la suite. Ce raccommodement étoit fort sincere du côté de la marquise qui étoit de bonne foi ; mais la comtesse qui n'avoit pu oublier le démenti qu'elle avoit reçu, conservoit dans l'ame un reste de dépit qu'elle ne pouvoit dissiper que par une petite vengeance ; et cette occasion lui parut la plus belle du monde pour cela. En effet, ayant un moment rêvé aux moyens d'y réussir, elle écrivit un billet au duc,

par lequel elle l'instruisoit de la curiosité de son amie, et n'oublia rien dans cet écrit pour exagérer le ridicule de la personne, et en finissant, elle le prioit, parce qu'elle étoit fort de ses amies, d'observer un austere silence, quand la marquise lui rendroit visite, promettant de lui tenir compte de cette complaisanee : elle ferma ensuite le billet, donna ordre à un laquais de le porter à son adresse, puis elle se coucha, et dormit en poste jusqu'au matin.

A peine le jour paroissoit-il, que l'impatiente marquise se leve, et toute inquiete d'apprendre la réponse du duc, elle alloit en envoyer demander des nouvelles à son amie, lorsque le laquais que la comtesse avoit chargé de cette commission, entra dans son appartement, pour lui dire que le duc l'at-

tendoit avec impatience. Elle se met en hâte sur ses beaux airs ; et comme la comtesse lui avoit envoyé dire qu'elle ne pourroit lui tenir compagnie dans la visite qu'elle alloit rendre, à cause d'une cruelle migraine qu'elle feignoit lui être survenue, elle monte en carrosse, se fait conduire chez le duc, qui la vint recevoir à la portiere, mais sans prononcer la moindre parole : il la fait entrer dans une salle basse très-bien meublée, la fait asseoir, et prend place auprès d'elle.

La marquise qui avoit beaucoup d'envie d'entendre discourir le duc, crut qu'il étoit de son devoir d'entamer la première le discours : elle commença donc à parler de la cour, dont elle élevoit la magnificence ; bientôt après elle se mit à louer la douce et charmante vie qu'on menoit

à Paris. A tout cela le duc muet comme une souche, ne répondoit enfin que par des grimaces et haussemens d'épaules, qui auroient poussé à bout la patience d'un saint : cependant la marquise, qu'un tel procédé commençoit à lui faire de la peine, se flattant que le duc n'en agissoit de la sorte que par pure complaisance, pour ne la point interrompre, se tut tout-à-coup pour donner occasion au duc de parler à son tour ; mais voyant qu'il s'opiniâtroit à ne vouloir desserrer les dents, et qu'il se mordoit les levres, tant il avoit envie de rire, elle connut en ce moment qu'on la jouoit : aussitôt le rouge lui monta au visage de honte et de dépit de se voir turlupinée ; elle se lève brusquement, et après lui avoir lancé quelques regards pleins de mépris, elle

sort, résolue de se venger à quelque prix que ce fût.

A peine étoit-elle montée dans son carrosse, où elle pensoit en elle-même aux moyens de se représailler de l'affront qu'elle venoit de recevoir, que le duc qui avoit donné ordre qu'on tînt le sien prêt, y monte promptement, et se rend à toute bride chez la comtesse; et comme la marquise n'y étoit point encore arrivée, il eut tout le tems de lui faire le récit de toute l'aventure, et de la prier qu'elle permît qu'il se cachât dans son cabinet, pour pouvoir, disoit-il, pour la rareté du fait, être lui-même témoin auriculaire du récit qu'elle feroit de cette visite. Le duc, la comtesse et quelques autres dames de ses bonnes amies, qui venoient lui donner le bon jour en passant, rioient à gorge

déployée de cette jolie aventure, que le duc circonstancioit d'une maniere bouffonne à faire mourir de rire.

Lorsqu'on entendit tout d'un coup le bruit d'un carrosse, et comme on sut que c'étoit la marquise, on mit le duc dans la niche, et on ferma la porte sur lui ; alors toutes les dames curieuses de voir le dénouement de cette piece, s'armerent d'un grand sérieux, pour ne donner aucun soupçon à la marquise de ce qui venoit de se passer.

Enfin pendant que toutes ces dames se remettoient un peu des éclats de rire qu'elles venoient de faire, et qu'elles composoient leurs visages, la marquise arriva la coëffe baissée, et poussoit par intervalles de gros soupirs, qui sembloient partir d'un cœur vivement pénétré de douleur.

Qu'avez-vous, ma chere dame, dit la comtesse en l'abordant, vous trouvez-vous incommodée ? Ciel, quelle disgrace ! La marquise, en élevant les mains au ciel, pour donner plus de vraisemblance à sa feinte tristesse : ah ! quel malheur ! Ensuite levant un peu sa coëffe pour laisser voir dans ses yeux qui éclatoient de dépit entremêlé de malice : Ah ! laissez-moi, je vous prie, respirer un moment, continua-t-elle à dire ; comme chacune s'empressoit à lui demander ce qui pouvoit lui causer tous ces transports si violens, et que toutes s'imaginoient que ce ne pouvoit être que les effets du dépit qu'elle ressentoit d'avoir été jouée et badinée par le duc, elles furent bien étonnées, lorsque la fine marquise leur commença à parler de cette maniere :

Ah ! mesdames, il n'est plus de bel esprit au monde, le pauvre duc de Roquelaure est mort : comment mort, interrompit la comtesse, feignant d'être bien surprise ? Il n'est rien de plus vrai et de plus certain, répliqua la malicieuse marquise ; car quelles marques plus évidentes peut-on avoir de la mort d'une personne, que lorsqu'elle ne parle point du tout, et qu'elle se tait ? A ces mots, qu'elle prononça d'un ton de voix railleur et malin, toutes les dames, excepté la comtesse, firent de grands éclats de rire, parce qu'elles comprirent toutes fort facilement où pouvoit tendre cette pointe malicieuse, qui fit, comme on se le peut imaginer, bien avaler des couleuvres au duc, qui ne s'attendoit à rien moins dans sa cage, qu'à une pareille saillie ; aussi a-t-il déclaré

dans la suite qu'il ne s'étoit jamais trouvé dans une pareille contrainte. La marquise satisfaite au dernier point de sa vengeance, demeura plus longtems à Paris qu'elle n'en avoit formé le dessein, et cela uniquement pour pouvoir faire éclater le bruit qu'avoit causé cette charmante aventure ; et de fait, elle y réussit si bien, que dans peu de jours tout Paris en fut informé, quelques précautions que le duc prît pour empêcher que sa honte n'éclatât. Enfin la marquise voyant sa vengeance entiérement accomplie, elle partit, laissant son taciturne extrêmement piqué contre la comtesse, qu'il soupçonnoit d'avoir été d'intelgence avec elle pour le jouer. Nous allons voir dans l'aventure suivante, de quelle maniere il se vengea.

AVENTURE X.

De l'accouchée.

LE duc de Roquelaure, qui ne pouvoit oublier la piece de la marquise, au sujet de laquelle chacun lui jetoit le chat aux jambes, et le montroit du bout du doigt, et encore moins la perfidie de la comtesse qu'il soupçonnoit d'avoir eu part à la fourberie, plein du désir d'en tirer vengeance, dissimula néanmoins son dépit, et voyoit la comtesse autant que de coutume, prévoyant bien que s'il en agissoit autrement, elle pourroit avoir lieu de le soupçonner de quelque nouveau dessein, et se tiendroit sur ses gardes pour éviter les pieges qu'il tendroit. En effet, la comtesse voyant que

que le duc venoit assiduement chez elle ; ne se méfioit en aucune maniere de rien , et étoit fort éloignée de croire qu'il conservât dans son ame quelque rancune contr'elle ; il n'étoit pourtant rien de plus certain , car tandis qu'elle se reposoit sur la bonne foi trompeuse du duc et qu'elle se laissoit entraîner à ses civilités apparentes , il ruminoit en particulier aux moyens d'accomplir sa vengeance : la fourberie étoit tout à fait inventée ; mais ne sachant comment la mettre en exécution , parce qu'il lui falloit attirer adroitement la comtesse chez lui , voici de quelle maniere il s'y prit.

Il se rendit chez elle , et après quelques civilités : Je viens , dit-il , madame , vous apprendre une nouvelle , à laquelle j'espere que vous

vous intéresserez un peu, s'il est vrai que vous soyiez de mes amies ; ma chere femme est accouchée d'un fort gros garçon, duquel j'ose pour le coup me dire le pere, car il me ressemble comme deux gouttes d'eau, et comme je suis sur le point de partir pour la cour, où j'ai dessein d'aller prier instamment le roi de vouloir être mon compere, en prêtant son auguste nom au nouveau né, je vous prie, madame, d'avoir la bonté, pendant que je serai absent, d'avoir soin de l'accouchée, et de lui donner beaucoup de divertissement. L'obligeante et trop crédule comtesse, qui prenoit pour argent comptant tout ce que le dissimulé duc lui disoit, au pied de la lettre, et sans y faire beaucoup d'attention, le complimenta à son tour sur le nouveau présent

qu'il venoit d'obtenir des cieux, et lui promit d'employer tous les soins imaginables pour réjouir et divertir la duchesse sa femme : après cela ils se séparéreut très-contens et très-satisfaits ; la comtesse, de l'heureux accouchement de son amie, qu'elle promit d'aller voir dès l'après-dîné ; et le duc, d'avoir fait tomber aussitôt la comtesse dans le panneau qu'il lui avoit tendu, en feignant que sa femme étoit accouchée, elle qui bien au contraire étoit allée dès ce même jour-là à Gentilly pour y prendre un peu l'air avec quelqu'unes de ses amies qu'elle aimoit particuliérement.

Mais laissons la comtesse se préparer pour sa visite, et voyons un peu les préparatifs que le duc fait pour la comédie qu'il veut jouer.

A peine s'étoit-il rendu chez lui,

(car il faut savoir que son voyage à la cour n'étoit qu'un prétexte pour mieux couvrir son jeu) qu'il met ordre à toutes les choses nécessaires pour la réussite de sa piece ; il fait le bec à tous ses domestiques sur ce sujet, et après les avoir bien instruits sur tout ce qu'ils doivent faire en cet endroit, il leur ordonne le secret, sous peine d'être tous cassés aux gages ; il fait ensuite parer magnifiquement un des appartemens de sa femme, y fait dresser un lit de parade très-beau ; et en un mot, n'omet rien de tout ce qu'il crut véritablement nécessaire pour rendre sa fourberie complette, et dans toutes les formes.

Mais comme le tems pressoit, et qu'il appréhendoit d'être pris en défaut, il fit venir deux filles de chambre de sa femme, il se fit mettre en

déshabillé d'accouchée, c'est-à-dire, en cornettes, en peignoir, et se planta ainsi fagoté au lit, se fait remparer d'une infinité de coussins et de coussinets, ensorte qu'il ne lui paroissoit qu'un peu du visage ; il fait tirer les rideaux du lit et des fenêtres, pour pouvoir à la faveur de l'obscurité n'être point reconnu, et mieux jouer son rôle. En un mot, Arlequin, lorsqu'il va demander à servir de fille de chambre auprès de Pierrot déguisé en femme de docteur, ne parut jamais si grotesquement habillé, ni si ridicule, que le duc dans son équipage d'accouchée.

Enfin, tout étoit dans les meilleures dispositions du monde, lorsqu'on vint avertir le duc, qu'un carrosse étoit arrêté devant l'hôtel, et que c'étoit madame la comtesse de... qui

demandoit à voir madame : bon, dit-il, voici l'ouverture du théâtre, allons, qu'on me la fasse monter ici, de même que toutes les autres dames qui viendront après elle ; mais corbieu, qu'on se garde bien de témoigner la moindre chose, et de donner le moindre soupçon. La comtesse entra sur ces entrefaites : je ne rapporterai point toutes les amitiés qu'elles se firent, elle et la feinte accouchée ; je dirai seulement qu'après les premieres civilités, le discours fut d'abord général : mais il tomba insensiblement sur les hommes. Ah ! ma chere, s'écria la comtesse, ne sommes-nous pas bien malheureuses d'être exposées à tant d'infirmités ? Pourquoi le ciel nous fait-il naître avec tant d'avantages, si nous devons les payer si chérement ? et si le peu de

plaisir que nous goûtons dans le commerce des hommes, devoit être entremêlé de tant d'amertumes, et troublé par tant de maux auxquels nous assujettit notre déplorable sort? Que les hommes sont de grands fourbes, ajouta la fausse le Bec, pour surprendre notre crédulité; puis quand leurs desirs sont une fois satisfaits, et qu'ils nous ont rempli le sac, adieu panier, vendanges sont faites: ces traîtres nous plantent-là pour reverdir, et le mépris succede à l'amour: oui, assurément, continua-t-elle, si toutes les femmes étoient de mon humeur, on le leur couperoit à tous. Tout beau, ma chere, interrompit brusquement la comtesse, je m'y oppose; cette partie contre laquelle vous vous récriez si fort, est trop essentielle à notre repos, pour

être bannie du monde, où elle est la source de tous les plaisirs. Pour ce qui est de moi, repartit la feinte accouchée, je suis tout à fait revenue de la bagatelle, j'en suis même si dégoûtée, que je n'en ferois pas un seul pas; d'ailleurs le duc mon époux est si puissant, et j'appréhende si fort son approche charnelle, que je renoncerois volontiers au peu de plaisir qu'il me donne, pour n'être point exposée aux maux qu'il me fait souffrir. Ah! reprit la comtesse, que ne nous est-il permis de troquer ensemble; vous vous plaignez que la mariée est trop belle, et moi qu'elle ne l'est assez. Car je puis vous assurer que le comte mon mari ne l'a pas plus gros qu'un anchois, et avec tout cela, je n'en tâte point quand je veux; il se contente de me faire venir l'eau

à la bouche, et voilà tout ; il me fait observer des jeûnes qui me désespe-rent, et comme j'ai l'appétit naturellement fort ouvert, jugez, ma chere, si je puis être femme à me contenter d'un si maigre ordinaire : je ne suis pas, voyez-vous, plus âpre qu'une autre, mais je veux du moins qu'on me donne une raisonnable dose.

Jugez si ce n'étoit pas un grand plaisir pour le duc, d'entendre parler de la sorte la trop sincere comtesse ; il en disoit des plus seches, et elle des plus sucrées, se voyant secondée par le duc qu'elle prenoit pour être la duchesse en couche ; je ne vous rapporterai point le détail de toutes les impertinences qui furent dites encore de part et d'autre ; car pour épargner la modestie du lecteur, il suffira de dire que le duc fit tous

ses efforts pour obliger la comtesse à lâcher les plus grandes sottises du monde, parce qu'il n'auroit point cru sa vengeance assez satisfaite, si cela n'y avoit été compris.

Enfin, étant sur le point d'en dire encore de plus belles, il arriva tout à coup trois vieilles matrones de marquises, et une vieille sempiternelle de baronne, auxquelles le duc en vouloit depuis très-long-tems pour l'avoir une fois traité d'étourdi dans une nombreuse compagnie, où l'on parloit de lui. A peine furent-elles entrées, et les premieres civilités rendues, que ces quatre vénérables fées s'approcherent du lit de la feinte duchesse, et comme elles étoient de ces adroites matrones, qui, à la sueur de leurs corps, avoient acquis de très-grandes expériences dans le métier,

elles se mirent aussitôt à tâter le ventre de la fausse accouchée, pour voir un peu dans quel état étoit le bobo : la comtesse de S.... qui jusqu'alors avoit été dans l'inaction, étant encore fort jeune, et par conséquent novice dans les formalités qui s'observent en pareille occasion avec les accouchées, se mit du parti des vieilles, et tâta en femme expérimentée ; enfin lorsqu'elles eurent toutes mis les mains environ vers la région où elles croyoient qu'étoit la plaie, elles sentirent je ne sais quoi de gros, de frétillant, qui d'un mouvement brusque repoussoit leurs mains. La fausse duchesse commença à crier et à se plaindre, comme si elle avoit ressenti quelque grande douleur par ces attouchemens.

Enfin, ces cinq patineuses, après

avoir bien tâté et retâté tout leur saoul, elles conclurent toutes unanimement que la feinte duchesse accoucheroit d'un second enfant. Il n'est que trop vrai, dit une de ces vieilles houhous, car j'ai touché, si je ne me trompe, une tête; une autre soutenoit, au contraire, que c'étoit une jambe; la troisieme vouloit à toute force que ce fût un bras, et la comtesse, que l'exemple de ses compagnes avoit enhardie, assuroit de son côté, qu'il n'y avoit point de tems à perdre, et qu'il falloit au plutôt envoyer chercher la chaise percée: à ces mots, la fausse accouchée redoubloit ses cris et ses plaintes, piailloit comme une désespérée. Ah! je n'en puis plus, disoit-elle, ah! j'étouffe.

Nos vieilles matrones voyant alors que

que la duchesse seroit en danger de la vie, si on ne travailloit au plus vîte à lui donner du secours, les voilà toutes en mouvement ; l'une lui appliquoit des coussins chauds sur le ventre et sur les reins ; une autre lui frottoit les tempes et le nez avec de l'eau de la reine de Hongrie ; la troisieme lui soutenoit la tête ; la quatrieme servoit d'aide-de-camp, pour donner les ordres ; et la comtesse exhortoit la fausse duchesse à la patience et à souffrir son mal en bonne chrétienne ; mais plus elles s'empressoient à la soulager, et plus elle s'égosilloit à crier, comme une personne qui souffroit beaucoup : ah, j'accouche ! La chaise percée arriva dans ce moment-là, toutes la saisissant par quelque membre, la leverent fort doucement, et la planterent dans

le trône accouchatoire ; puis toutes fort empressées à recevoir l'enfant qui venoit au monde, elles empoignerent le priape du duc, dans la pensée que c'étoit le fruit de la duchesse ; et chacune marmotant entre ses dents, je ne sais quoi, pour l'heureuse délivrance de la fausse accouchée, elles patinoient et farfouilloient, sans que rien du tout pour cela voulût venir ; ce qui leur fit croire qu'il falloit qu'il y eût quelque chose d'extraordinaire caché là-dessous ; car plus elles patinoient, et plus elles s'appercevoient que cet enfant, qui avoit d'abord été ferme, devenoit insensiblement flasque et mol entre leurs mains ; ce qui leur étoit d'un très-funeste présage, et qui leur faisoit appréhender une fausse couche.

Mais le duc, qui ne pouvoit plus endurer le mal que l'on faisoit à son pauvre patrimoine, et qui jugeoit que le tems approchoit d'en venir au dénouement de la piece, se mit à crier d'une voix très-foible et languissante : ah ! mes cheres amies, faites tirer les rideaux, et voyez, à la faveur du jour, s'il n'y a point quelque remede.

Aussi-tôt une fille très-officieuse ayant donné du jour à la chambre, et les matrones s'étant agenouillées en bas pour être mieux à portée de lui faire l'opération ; mais, hélas ! quel fut leur étonnement et leur surprise ; de quel coup de foudre ne se sentirent-elles point frappées, lorsqu'elles eurent tout à coup reconnu le duc dans tout ce plaisant équipage, et quelle fut leur confusion

et leur surprise, lorsqu'elles virent qu'elles avoient voulu faire accoucher un homme, et que l'enfant qu'elles avoient cru tenir entre leurs mains, n'étoit rien autre chose que la poupée du duc ? Toutes lâcherent leur prise ; et, sans regarder derriere elles, s'enfuirent comme si elles eussent eu le feu au derriere ; la comtesse, qui étoit la plus acharnée sur ce pauvre priape, restoit seule ; elle vouloit à toutes forces faire accoucher le duc, à qui elle eût immanquablement arraché toute sa boutique, s'il ne s'étoit pas mis à crier de toutes ses forces, comme un beau diable : Tout beau, madame, tout beau, le paquet n'est pas à vous ; ha ! ha ! la belle tireuse, comme vous y allez ; allez, s'il vous plaît, tirer l'anchois du comte vo-

tre mari, et me laissez le mien tel qu'il est dans son lieu.

La comtesse, qui avoit levé les yeux, et qui les avoit attentivement fixés sur le duc, l'ayant tout-à-coup reconnu, aussi-bien que l'outil qu'elle tenoit à pleines mains, jetta des cris endiablés, et sans chercher long-temps à pénétrer ce mystere, qu'elle croyoit un enchantement, bien plutôt qu'une réalité, aussi-bien que ses compagnes, elle gagna la porte toute hors d'elle-même, sauta les degrés quatre à quatre, tomba deux ou trois fois, se releva autant, et toute hors d'haleine, rejoignit ses compagnes dans le moment qu'elles alloient monter en carrosse; elle s'y jetta pêle-mêle avec elles, pour s'entretenir en chemin de l'aventure qui venoit de leur arriver.

Le duc satisfait au dernier point du succès de sa fourberie, la publia par-tout, et chacun s'en divertit ; mais nous verrons dans l'aventure suivante, comment les dames accoucheuses se vengerent.

AVENTURE XI.

Le roi dépouillé.

COmme les femmes sont naturellement plus susceptibles que les hommes à toutes sortes de passions, telles que sont l'amour et la haine, aussi le sont-elles plus à la vengeance, lorsqu'elles ont été offensées ; rien n'est capable d'effacer de leur mémoire le souvenir d'un déplaisir qu'on leur aura fait. Il semble même qu'elles trouvent de l'allégement à leurs peines, quand il leur est per-

mis de donner l'essor à leur dépit : cette aventure vérifiera ce que je dis.

Les vénérables dames accoucheuses avoient été outrées à un tel point de la piece que le duc leur avoit jouée, qu'elles ne pensoient jour et nuit qu'à en tirer vengeance ; elles tinrent assez long-tems conseil pour tâcher d'en trouver les moyens pour en tirer toute la vengeance possible ; car l'algarade qu'on leur avoit faite, et qui étoit sue de tout le monde, leur tenoit tellement au cœur, qu'elles étoient résolues de tout mettre en usage, plutôt que d'endurer la honteuse breche qu'on avoit faite à leur réputation.

Après y avoir bien rêvé, plusieurs expédiens vinrent en foule à leurs esprits ; mais pas un ne les accommodoit, parce qu'elles prévoyoient bien

que l'aventure précédente étoit encore de trop fraîche date, pour espérer que le duc, leur ennemi, se laissât attirer dans les pieges qu'elles vouloient lui tendre : elles étoient de fines mouches ; mais avec quelque adresse qu'elles dissimulassent leur ressentiment, le duc, plus adroit qu'elles à découvrir leur intention, et à se tenir sur ses gardes, évitoit avec beaucoup de soin de se trouver en compagnie où elles étoient aussi, non pas qu'il lui manquât de fourberies pour se venger, au cas qu'elles lui jouassent quelque tour, mais plutôt pour empêcher qu'on ne le poussât à bout.

Ces matrones s'apperçurent très-bien que le duc rompoit adroitement toutes leurs mesures, qu'elles ne feroient par conséquent que de l'eau

toute claire, si elles ne recouroient à quelques secours étrangers. Elles tâcherent donc de mettre dans leurs intérêts quelques dames de leurs amies, sans cependant leur confier le fait duquel il s'agissoit. De ce nombre-là étoit une certaine baronne que le duc aimoit fort. Ainsi toutes nos héroïnes s'étant assurées de l'amitié des dames, la comtesse de S... qui étoit certainement la plus piquée de toutes les autres, proposa à ses amies d'aller passer l'après-midi du lendemain chez la baronne, qui étoit une femme du grand monde, et qui aimoit fort la compagnie : elles applaudirent toutes à cette proposition.

Nos quatre accoucheuses, voyant tout en fort bon train, ne dormirent, à ce que l'on dit, de toute la nuit, tant elles étoient impatientes

de se venger : elles employerent tout le tems qu'elles devoient donner au sommeil en mille diverses pensées. Enfin le jour ayant reparu, et l'heure du rendez-vous venue, elles s'y rendirent toutes quatre à point nommé, et les premieres, parce que les mains leur démangeoient déjà d'en être aux prises. Peu de tems après, les autres dames arriverent aussi chez la baronne, où se devoit jouer la comédie.

Le duc de Roquelaure, qui, comme j'ai dit, étoit passionnément amoureux de la baronne, ne sachant rien du complot qu'on formoit contre lui et sa pauvre fripperie, arriva justement dans le moment qu'on parloit de lui ; car il faut savoir que toutes les dames avoient entamé la conversation ; ce qui donna lieu à la baronne, en voyant arriver le duc,

de dire que quand on parloit du loup, on en voyoit la queue : mais le duc ne s'étant pas attendu de rencontrer chez sa maîtresse une si nombreuse compagnie de dames, il s'étonna encore plus d'y rencontrer les quatre commeres ses accoucheuses. Il étoit sur le point de s'en retourner, lorsque la baronne l'arrêtant par le bras, en lui faisant mauvaise mine de ce qu'il vouloit s'en aller, elle le fit asseoir auprès d'elle : il soupçonna d'abord quelque conspiration contre sa peau ; mais un moment après, se reposant sur la bonne-foi de la baronne, qui lui témoignoit tant d'honnêtetés, il ne pouvoit s'imaginer qu'elle fût capable de donner les mains à quelque supercherie. En effet, elle ne pensoit à rien moins, car elle ignoroit entiérement le tour

que l'on machinoit contre son amant.

Le duc s'étant payé de raison, reprit enfin sa belle humeur, et les dames, animées par son exemple, en firent autant : on prit des places, et la conversation roula quelque tems sur plusieurs matieres fort divertissantes. Mais enfin, la compagnie commençant à se lasser de parler, la baronne prit la parole, et proposa aux dames de jouer à quelque jeu ; comme, par exemple, à Colin-maillard, ou au roi dépouillé. Toutes applaudirent, et l'avis fut trouvé fort bon ; mais comme on couroit risque au premier de se blesser, toute l'assemblée conclut unanimement qu'il valoit mieux jouer au dernier. Ma foi, c'est bien dit, interrompit le duc, à qui la gaieté de la baronne mettoit le cœur au ventre. Dans ce moment-là

moment-là quelques amis du duc entrerent, et, après avoir salué les dames, demanderent à être de la partie. Avec bien du plaisir, messieurs, répondit la baronne ; car plus on est de fous, plus on rit.

Chacun ayant, à ces mots, témoigné beaucoup d'ardeur pour commencer le divertissement, on tira au sort à qui seroit roi le premier. Les dames prirent si bien leurs mesures, que le sort tomba sur le duc, que nous allons voir bientôt dans un plaisant équipage.

Pour ne point ennuyer le lecteur, on commença le jeu : le duc camard fut mis dans un fauteuil, et toutes les dames, de même que les cavaliers, firent si bien leur devoir, et jouerent leur rôle si sérieusement, qu'en moins d'un quart-d'heure le

misérable duc fut dépouillé jusques aux caleçons : on continuoit nonobstant cela toujours le jeu ; on vouloit même, pour la rareté du fait, le mettre nu comme la main ; mais les quatre matrones, ayant beaucoup d'envie de bien étriller le duc, n'en donnerent pas le loisir ; car s'étant toutes incontinent armées chacune d'une fort grosse poignée de verges, et de martinets ou de disciplines, dont elles avoient eu la précaution de se munir sous main, elles fondirent comme des furies sur la dépouille du pauvre duc, qu'elles cacherent, ensuite firent main-basse sur son misérable derriere, qu'elles épousseterent à merveille, les coups tomboient dru comme mouche sur sa peau ; en un mot, jamais femmes n'ont frappé ni de meilleur appétit,

ni de si bonne grace que nos quatre valeureuses championnes.

Cependant le duc, qui ne goûtoit en aucune maniere cette raillerie, qui passoit le jeu, et qui sentoit la furieuse attaque qu'on livroit à son faubourg, se défendoit comme un désespéré, c'est-à-dire, de la langue et des griffes; et comme il étoit alors sans perruque et sans souliers, ce qui le faisoit paroître un nabot, il faisoit de tems en tems la canne, et esquivoit par-là la grêle de coups qui tomboit sur sa carcasse. Et, aussi léger qu'un paumier ou qu'un voltigeur, il sautoit tantôt d'un côté, tantôt d'un autre; et les fesseuses acharnées le poursuivoient avec une si grande force, et, par provision, elles l'étrilloient et le fouettoient en enfant de bonne maison.

Le duc, voyant qu'on frappoit tout de bon, et qu'on avoit résolu de le mettre en capilotade, ferme les poings, et étant déterminé de vendre la liberté de ses fesses bien cher en se jettant comme un enfant perdu dans la mêlée, accroche la comtesse de S..... et après avoir rué quelques gourmades à tort et à travers, il alloit la trousser, pour la sangler à son tour, lorsque la baronne, les autres dames et les amis du duc, qui n'avoient regardé cette escarmouche que comme un jeu pour se divertir, coururent promptement aux cris du duc, qui juroit comme un charretier embourbé, et séparérent les combattans.

Les maîtresses fesseuses n'en vouloient pas démordre; le duc qui, de son côté, se tourmentoit comme

un athlete, déchargeoit des coups, tantôt sur une oreille, tantôt sur une mâchoire, écrasoit un nez, crachoit au visage de l'une, égratignoit l'autre; enfin, c'étoit la plus plaisante scene du monde, même dans la chaleur du combat : tout étincelant de fureur martiale, il avoit appuyé un si rude coup de poing sur le ventre de la baronne, qu'il regardoit comme son ennemie, qu'elle alloit lui sauter au visage, et lui arracher la barbe poil à poil, si les amis du duc, qui ne pouvoient plus endurer le rude traitement qu'on lui faisoit, ne fussent venus mettre le holà, et menacer toutes les dames, que si elles ne cessoient leurs hostilités, ils se tourneroient du parti le plus foible : à ces mots, les coups furent suspendus, mais non pas les injures; car

comme nos héroïnes n'osoient plus jouer des mains, leur pis-aller fut de bien chanter pouilles au pauvre fustigé ; elles l'appelloient puant, punais, magot, etc. Et comme il n'avoit, dans ce moment-là, rien de plus libre que la langue, toutes les autres parties de son corps étant moulues, il ne resta point court dans le langage des halles, et il commença à dégoiser tant de sottises et de vilenies, que les quatre matrones furent obligées de déserter du champ de bataille : ainsi finit tout-à-coup cette plaisante aventure. Le duc en fut quitte pour se graisser les fesses de quelque bon onguent propre à guérir de la fustigation, et pour ne pouvoir s'asseoir de huit jours ; les dames, de leur côté, en furent quittes pour leurs coëffures déchirées ; et pour avoir [illegible] des horions.

L'aventure ayant été publiée à Paris et à la cour, chacun en rit à son saoul : vous qui la savez maintenant, riez-en aussi, à votre tour, si vous voulez.

AVENTURE XII.

Les cornes.

LE duc de la F.... se trouvant un jour chez madame la dauphine, le duc de Roquelaure, son ami, qui y étoit aussi, et qui avoit à se venger d'une piece que le duc de la F.... lui avoit faite quelques jours auparavant, trouvant sa belle, courut en hâte avertir cette princesse, qu'il venoit de voir le duc de la F.... dans son antichambre, qui montroit aux filles d'honneur ce qu'il portoit, sans s'expliquer davantage.

Madame la dauphine, qui, comme on sait, étoit du nombre de ces prudes, que la moindre apparence du mal met dans de saintes fureurs, ressentit vivement le prétendu outrage qu'on venoit de faire à ses filles; elle en fit ses plaintes au roi, qui, surpris de cette insolence, fit venir le duc de la F.... pour lui demander raison d'un tel procédé : mais ce duc ne fut pas médiocrement surpris; et comme il sentoit sa conscience nette de ce côté-là, il se défendit du fait dont on l'accusoit mal-à-propos, demandant au roi la grace d'être confronté à ses accusateurs : le roi ordonna qu'on fit venir le duc de Roquelaure sur le champ, qui confirma hardiment la chose; mais comme il y avoit du mal-entendu de part et d'autre, il déclara la chose sur le

champ ; et comme le roi insistoit toujours à vouloir être instruit de toutes les circonstances de cette action, le duc de Roquelaure lui répondit : Oui, sire, j'ai vu le duc de la F.... qui montroit ce qu'il portoit à toutes les filles d'honneur de madame la dauphine. Mais que leur montroit-il, reprit le roi ? Il leur montroit ses cornes, répliqua Roquelaure. Le roi, que les saillies ingénieuses ont toujours diverti, rit de celle-ci de tout son cœur. Mais cette affaire, qui d'abord avoit paru sérieuse et promettre quelque suite fâcheuse, devint comique : le duc de la F.... fut le seul qui n'en rit point, car il n'avoit point tous les rieurs de son côté ; ce qui le désespéroit.

On dit que madame la dauphine fut peu satisfaite de la liberté que s'étoit

donnée le duc de Roquelaure, de la vouloir faire donner dans le panneau, et elle crut qu'il l'avoit voulu turlupiner ; ce qui fut cause qu'elle ne put depuis le voir de bon œil.

AVENTURE XIII.

Equivoque fort spirituelle.

TOute la cour étoit assemblée chez madame la dauphine pour s'y divertir, et en même tems réjouir la princesse ; chacun s'y choisit un amusement à sa fantaisie : les unes jouoient à de petits jeux ; d'autres, qui aimoient mieux se ruiner pour se mettre dans les bonnes graces des dames, jouoient à la bassette ou au pharaon ; et d'autres, qui aimoient quelque chose de plus grand et de plus solide,

formerent un cercle, et on commença la conversation qui roula sur plusieurs matieres fort divertissantes. Les ducs de la F.... et de Roquelaure étoient de cette derniere ; et par un pur effet du hasard s'étoient assis l'un auprès de l'autre. M. de la F.... piqué au vif de la piece que le duc de Roquelaure lui avoit jouée deux jours auparavant, se résolut dès le moment à le mortifier par quelque raillerie, et comme son ami se trouvoit justement vis-à-vis d'une dame qu'il aimoit passionnément, et aux yeux de laquelle il s'efforçoit de faire le beau mignon, lui qui n'avoit presque point de nez, principal ornement du visage : Parbleu, mon cher ami, dit-il au duc de Roquelaure, tu m'incommodes furieusement ; je suis forcé de déserter de ma place, si tu ne te parfumes au plu-

tôt ; car tu pue à me faire mal au cœur. Il est vrai, répondit Roquelaure d'une présence d'esprit admirable, d'un sérieux qui donnoit du prix à la chose, il est vrai que je suis naïf, et que j'exhale quelquefois une odeur qui n'est pas tout-à-fait si douce que celle de l'ambre et de l'iris, j'avoue que je suis un monsieur bien désagréable et bien puant ; mais que veux-tu ? c'est un effet bizarre de la nature, qui, comme je puis croire, ne s'est pas beaucoup appliquée à bâtir ma figure. Mais pour toi, mon cher ami, chacun est convaincu, que quand le ciel te fit, il fit tout ce qu'il put. Cette équivoque malicieuse à laquelle le duc de la F.... ne s'attendoit pas, donna bien à rire à toute la compagnie, et dans moins d'un quart-d'heure toute la cour le sut. Il faut savoir,

savoir, pour l'intelligence de cette aventure, que le duc de Roquelaure ne sentoit mauvais que du nez, mais que la F.... sentoit très-mauvais partout; car on assure qu'il avoit certaines incommodités cachées, qui attaquoient plutôt l'odorat que la vue, tant il est vrai, qu'on connoît moins ses propres défauts que ceux des autres; la F..... voyoit bien ceux de son ami, mais il ne croyoit pas qu'on dût remarquer les siens.

AVENTURE XIV.

Le compliment ridicule.

LE duc de Roquelaure ne pouvant s'empêcher de faire toujours des siennes, et qui aimoit par-dessus toute

chose à faire briller son esprit gascon, déconcerta fortement un jour M. d'Herménonville, et le tourna en ridicule d'une maniere qui donna à rire à tous ceux qui furent instruits de la plaisante gasconnade, comme on verra.

M. d'Herménonville avoit si fort contracté l'habitude, lorsqu'il faisoit compliment à quelque personne, qu'il se servoit toujours de cette phrase, *je vous baise les mains*. Si bien que rencontrant un jour dans le jardin du palais royal monsieur le prince, qui lui fit des honnêtetés, il crut que c'étoit son devoir d'y répondre en galant homme : pour cet effet, il ne manqua point de répondre par son compliment circulaire : Monseigneur, *je vous baise les mains*.

Quelque tems après monseigneur le

prince étant sorti pour quelques petites affaires, et monseigneur le dauphin, qui pour lors se trouvoit aussi au palais royal, étant entré dans le jardin pour y faire quelques tours de promenade, demanda à quelques jeunes seigneurs, qui vinrent au-devant de lui, où étoit monsieur le prince, et où il étoit passé. Le duc de Roquelaure qui étoit présent lorsque monseigneur le dauphin faisoit cette demande, et qui n'étoit attentif qu'à se divertir aux dépens d'autrui, prit la parole, et dit : Monseigneur, il ne tardera pas à venir. Où est-il donc, reprit le dauphin ? il est allé, ajouta Roquelaure, laver ses mains, que monsieur d'Herménonville vient de lui baiser. Monseigneur et toute sa suite se mirent à rire de tout leur cœur de cette saillie, hormis le pau-

vre d'Herménonville, qui n'avoit pas les rieurs de son côté, et qui pour surcroît de déplaisir se voyoit turlupiner sous sa barbe ; ce qui le mortifioit encore plus, c'est que le duc, qui reçut quelques louanges de monseigneur sur la vivacité de son esprit, ne répondit rien, sinon, monseigneur, je vous baise les mains ; et cela d'un si grand sérieux, qu'un mort n'eût pu s'empêcher d'en rire.

AVENTURE XV.

Le nez craquignolé.

UN jour que toute la cour étoit assemblée dans l'appartement du roi, on vit tout-à-coup entrer plusieurs prélats d'importance, du nombre desquels étoit monseigneur l'évêque du

Puy : et comme ce prélat avoit un nez d'une taille démesurée, c'est-à-dire, long, et comme on dit, propre à crever des chassis, le duc de Roquelaure surpris à la vue de ce nez qui couvroit le sien de honte, se mit à rire de toute sa force, et à montrer ce nouveau Charles Boromée au doigt. Un chacun comprit aisément l'intention du duc, et à qui il en vouloit ; le roi même, qui avoit remarqué la polissonnerie du duc, et qui prévoyoit qu'il n'en demeureroit pas là, lui dit assez haut, pour pouvoir être entendu de toute la cour : Roquelaure, je vous défends de choquer personne, laissez les gens comme ils sont. Ma foi, votre majesté saura, répondit le duc en approchant du prélat au grand nez, que quand je devrois être pendu, je ne puis m'em-

pêcher de dire que voilà un fichu nez, et en disant cela, il appliqua une si rude chiquenaude sur le nez de l'évêque, que les larmes penserent lui en venir aux yeux. Le patient prélat avala cependant la pilule doux comme miel, parce qu'il craignoit en tirant raison de cette insulte, de déplaire au roi qu'il savoit aimer le duc à cause de ses bouffonneries. On a prétendu aussi que M. Puy n'avoit été si retenu, que pour obliger le monarque à venger l'affront de son nez.

Quoi qu'il en soit, le roi, pour empêcher qu'on ne crût qu'il donnoit les mains à de semblables insolences, ne prit point la chose avec autant de douceur que le prélat; car se voyant obligé, par beaucoup de raisons, à punir l'audace de ce favori, qui abusoit de sa faveur, il lui défendit la

cour jusqu'à nouvel ordre. Le bon prélat qui se voyoit amplement vengé de l'algarade commise en la gravité de son nez, se retira fort satisfait.

Toute la cour rit de cette plaisante scene, excepté l'évêque nazardé, qui se voyoit de tous côtés montré au doigt ; les polissons même le suivoient, en criant : Gare la nazarde, monsieur l'abbé. Mais nous verrons dans l'aventure suivante de quelle maniere il rembarra Roquelaure ; ils étoient tous deux gascons, c'est tout dire.

AVENTURE XVI.

La querelle des nez.

LE roi qui n'avoit défendu la cour au duc que pour le mortifier un peu, lui donna la liberté de reparoître,

lorsqu'il crut que le ressentiment du prélat pouvoit être dissipé, et le bruit de l'aventure précédente assoupie. Le duc reparut donc à la cour comme à l'ordinaire, résolu dans l'ame de mortifier sur de nouveaux frais le prélat, mais avec plus de retenue que la premiere fois : l'occasion s'en présenta peu de jours après son rappel à la cour, et voici ce qui arriva.

Un soir qu'ils étoient tous deux au souper du roi, qui étoit de meilleure humeur que de coutume, et que la foule des courtisans étoit fort grande, Roquelaure, qui étoit arrivé un peu tard, ne pouvant percer la foule pour voir le roi de plus près, il s'apperçut tout-à-coup que l'évêque du Puy lui faisoit ombrage ; et comme il avoit la saillie extrêmement prompte, et qu'il avoit juré une cruelle guerre

contre le nez du prélat, il s'avisa de crier un peu haut : *De grace, monsieur, rangez un peu votre nez, que je puisse voir le roi.* Le pauvre prélat qui n'avoit point encore vu le duc, et qui entendoit apostropher son nez, se tourna du côté d'où partoit la voix, et ayant tout-à-coup reconnu cet ennemi déclaré de son nez : *Hé ! mon dieu, monsieur*, répondit-il, *vous en voulez bien à mon pauvre nez qui n'en peut. Mais croyez-vous peut-être qu'il ait été fait aux dépens du vôtre ?*

Cette réponse, qui avoit été prononcée d'un air ingénu et d'un grand sérieux, fut trouvée des plus plaisantes. Le roi ayant été instruit du nouveau démêlé qu'avoient eu ces deux seigneurs au sujet de leurs nez, en rit beaucoup, et sut très-bon gré

au prélat malicieux de s'être vengé si spirituellement. Voilà ce que c'est que d'outrer la plaisanterie, tôt ou tard on trouve son maître ; le duc trouva pour le coup le sien, et fut forcé d'essuyer bien des railleries ; mais il ne devint pas plus sage pour cela.

AVENTURE XVII.

Les coups de pied au cul remerciés.

LE duc de Roquelaure toujours malicieux comme un singe, étant un jour dans les tuileries avec une bande joyeuse de jeunes seigneurs de ses amis, petits-maîtres comme lui : Corbieu, leur dit-il, je parie tout ce que l'on voudra que je vais donner des coups de pied dans le derriere

de ce fat de Béchamel (*), que je vois qui se promene dans la grande allée ; je parie même qu'il me remerciera fort honnêtement de ma courtoisie. Comme chacun crut que Roquelaure promettoit plus qu'il ne pouvoit effectuer, et que ce n'étoit tout au plus qu'une gasconnade qu'il ne seroit pas assez fol d'effectuer, on parie une vingtaine de pistoles seulement pour la rareté du fait. La gageure faite et consignée en main tierce, Roquelaure se détacha de la compagnie, et fut aborder l'orgueilleux Béchamel à grands coups de pied au derriere ; mais les appliquant de toute sa force, il eut soin de crier

(*) C'étoit le favori et l'intendant de M. le duc d'Orléans, frere du roi, qui eut le secret de faire une fortune considérable : la tête pensa lui en tourner, tant il étoit arrogant.

tout haut : Te voilà donc, mon cher duc de Grammont, il y a parbleu un siecle que je te cherche. Puis ayant fait semblant de s'appercevoir de son erreur, parce que Béchamel s'étoit retourné avec vîtesse pour voir d'où partoit un salut si brusque et si cavalier : Ah ! dit-il en faisant l'étonné, c'est donc vous, M. Béchamel ? parbleu, je vous demande mille pardons ; je ne croyois pas que ce fût vous ; vous ressemblez en tout si fort au duc de Grammont, que je m'y méprends toujours. En effet, qui ne vous prendroit pas pour lui ? Vous avez sa taille, son air, et toutes ses manieres. Comme le duc de Grammont étoit le seigneur de la cour le mieux fait, cette méprise, loin de choquer M. Béchamel, flatta tout au contraire sa vanité, et lui donna une

idée

idée fort avantageuse de sa figure qui étoit aussi palotte, que celle du duc de Grammont étoit agréable. Si bien qu'au lieu de prendre en mauvaise part les coups de pied qu'il avoit reçus, charmé du sujet qui les lui avoit attirés, il en remercia le duc de Roquelaure en termes fort reconnoissans, et lui dit qu'il lui faisoit bien de l'honneur.

Les seigneurs qui avoient parié et qui avoient été présens à cette saluade, perdirent leur gageure ; mais ils n'en eurent pas regret, car cette plaisante scene les divertit beaucoup, et comme elle fut bientôt publique, chacun en rit aux dépens du fat de Béchamel.

AVENTURE XVIII.

Equivoque hardie.

LE duc de Roquelaure se trouvant un matin au lever de monseigneur le dauphin, comme cela lui arrivoit fort souvent, parce que ce prince, qui l'aimoit fort, prenoit un plaisir singulier de toutes les saillies spirituelles qu'il disoit, et s'informoit de lui de tout ce qui se passoit à la cour et à la ville de réjouissant, dont Roquelaure, pour le récréer et divertir, lui faisoit récit très-fidelle, et embellissoit si bouffonnement les circonstances, que ce prince en rioit de tout son cœur. Roquelaure, dis-je, se trouvant un matin dans son appartement où le prince étoit encore en

robe de chambre, monseigneur, soit par prévention ou par réalité, se plaignit ouvertement, que l'odorat souffroit quelque chose auprès du duc.

Et comme ce prince disoit ses pensées fort naïvement aux personnes qui lui étoient très-familieres, il dit fort naturellement au duc : *Eloignez-vous un peu, Roquelaure, car vous sentez bien mauvais.* Il pouvoit être vrai sans miracle, car le duc n'ayant point de nez ; et le peu qu'il en avoit exhalant une grande puanteur, plusieurs personnes lui en avoient déjà fait la guerre ; mais son esprit subtil, prompt et adroit lui fournissoit toujours quelques saillies ingénieuses, qui couvroient les personnes qui lui reprochoient sa puanteur de confusion. Monseigneur le dauphin n'en fut pas plus exempt que bien

d'autres ; car il ne lui eut pas plutôt dit de se retirer et qu'il sentoit mauvais, que le duc de Roquelaure, sans se déconcerter, lui répondit d'un grand sang-froid comme à son ordinaire : Je vous demande pardon, monseigneur, c'est vous qui sentez et non pas moi. Cette réponse hardie surprit tous les autres seigneurs, qui étoient venus pour faire leur cour ; et monseigneur qui, quoique amateur de la plaisanterie, n'aimoit pourtant pas qu'on le chagrinât, et qu'on s'éloignât des bornes du respect qui lui étoit dû, ne savoit lui-même sur quel ton prendre cette réponse, lorsque Roquelaure la lui expliqua en lui faisant comprendre qu'effectivement ce n'étoit point la personne d'où partoit la mauvaise odeur, qui en étoit incommodée, que ce n'étoit

que celle qui étoit auprès qui pouvoit la sentir ; que son altesse lui faisoit tort par conséquent de dire, qu'il sentoit mauvais, puisqu'il pouvoit jurer qu'il ne sentoit rien du tout. Et par cette équivoque fort spirituelle, il trouva moyen en même tems de s'excuser et de faire rire le prince, qui avoit commencé à froncer les sourcils, quoiqu'il fût naturellement bon, et de faire admirer à tous ceux qui étoient présens la subtilité de son esprit gascon.

AVENTURE XIX.

La proposition mal payée, ou la marchande de cheveux.

LE séjour que fit à Strasbourg monseigneur le dauphin défunt, fils uni-

que de Louis XIV, avant que de commencer sa campagne sur le Rhin, a donné matiere à tant d'aventures galantes, qu'il faudroit se résoudre aujourd'hui à écrire un volume entier, si je voulois les mettre toutes au jour. Mais comme elles n'ont aucun rapport avec toutes les aventures divertissantes du duc de Roquelaure, qui font le principal sujet de ce petit volume, je me contenterai d'en rapporter seulement une, qui lui est arrivée à Strasbourg avec une jeune Allemande, qui, comme vous le pourrez connoître, n'étoit pas niaise, puisqu'elle dama le pion au fils unique de Louis XIV, et qu'elle rembarra à merveille le duc de Roquelaure, qui lui avoit fait une proposition par trop cavaliere et peu galante.

Monseigneur le dauphin fut reçu dans cette capitale de l'Alsace avec toute la politesse et la magnificence due à son illustre sang ; en un mot, il ne fut rien épargné pour traiter avec éclat le jeune héros futur ; les magistrats, la noblesse et les dames mirent tout en usage pour le bien divertir, et pour lui témoigner combien le bonheur de sa présence les touchoit sensiblement.

Tous les jeunes seigneurs de sa suite, pour vérifier le proverbe, qui dit ordinairement, que changement de viande met en appétit, firent en arrivant à Strasbourg bien des conquêtes ; car comme ils avoient ouï dire que le sexe y étoit fort beau, que les dames et bourgeoises allemandes y étoient extrêmement sociables, bien loin d'être cruelles aux

personnes qu'elles aimoient de bonne foi, nos jeunes petits-maîtres oublierent pour quelque tems leurs maîtresses françoises, afin d'en conter un peu plus à loisir aux Allemandes; et pendant l'espace de huit jours que le jeune prince séjourna dans cette charmante ville, où il étoit logé chez monsieur le marquis d'Huxelle, qui en étoit gouverneur à la place de monsieur de Chamilly, en attendant qu'on eût fait tous les préparatifs pour l'ouverture de la campagne, on commença par le siege de Philisbourg au mois d'octobre 1688. On peut assurer que Strasbourg étoit devenu un petit Paris par le grand nombre de personnes illustres qui y étoient assemblées. Les jeux, les ris, les bals, les comédies, et tous les divertissemens y naissoient en foule, et

y faisoient naître en même tems mille aventures les plus belles et les plus divertissantes du monde.

Le jeune prince, qui, comme on sait, n'a pas toujours été insensible aux plaisirs de l'amour, quoique de bonnes gens aient voulu faire accroire qu'il n'avoit pas les mêmes inclinations portées pour la galanterie, comme son papa; mais on n'a qu'à se rappeller ses amours avec la comtesse de Morer, qui a été depuis la comtesse du Roure, de laquelle il en a eu deux petits enfans, pour être persuadé qu'il ressentoit aussi-bien qu'un autre, certains aiguillonnemens qui lui faisoient reconnoître qu'il n'étoit pas insensible à l'escrime de Vénus, et ennemi du beau sexe. Ce jeune héros, dis-je, voyant que toute sa cour, qui étoit composée de la

crême des jeunes seigneurs les mieux faits, et des plus illustres maisons de France, qui l'avoient voulu accompagner comme volontaires dans la carriere de ses héroïques expéditions ; voyant donc que tout se rangeoit sous la banniere de Vénus, il s'avisa de devenir amoureux à son tour ; il eut honte de demeurer les bras croisés, tandis que toute la jeunesse galante de sa cour goûtoit mille charmans plaisirs, et que toutes les beautés qui pouvoient le plus justement prétendre à la conquête de son cœur, se plaignoient ouvertement de sa grande insensibilité. Soit qu'il appréhendât les suites fâcheuses d'un engagement, qui pouvoit faire beaucoup de tort à la fidélité qu'il avoit promise à sa chere comtesse du Roure, lui fissent regarder sans émotion,

et d'un œil tranquille, les jeunes beautés de Strasbourg, et qu'il appréhendât d'obscurcir la gloire qu'il alloit acquérir dans les champs de Mars, ou peut-être enfin de s'attirer quelque mercuriale de son cher papa, par lequel il étoit envoyé sur le Rhin pour prendre les places d'assaut et non pas les jeunes beautés de Strasbourg, pour lors il se défendit plus de vingt-quatre heures comme un désespéré contre les attaques de l'amour; mais enfin, fatigué d'une si violente résistance, il se rendit aux doux charmes vainqueurs d'une blonde toute adorable; j'en puis parler de la sorte, car je l'ai vue et connue; elle vit encore et a épousé un baron fort riche en Alsace, doué d'un grand mérite et d'une grande vertu; et comme il est nécessaire de vous faire connoî

tre la personne qui a pu inspirer un tendre feu dans l'ame de l'héritier de la couronne de France, voici son portrait.

Mademoiselle K..... pouvoit pour lors avoir environ dix-huit ans, sa taille étoit médiocre, c'est-à-dire, ni grande ni petite, mais fort bien prise, droite, et fort facile à rompre. Elle étoit blonde, et ses cheveux qu'elle portoit étoient tressés à la mode de Strasbourg, et étoient si longs, qu'ils touchoient presque la terre; elle avoit de grands yeux bleus et bien fendus, le teint d'une finesse et d'un coloris à ravir, la bouche belle, les levres vermeilles et les dents passablement blanches, le nez bien taillé, et un peu semblable à celui de monseigneur, c'est-à-dire, un peu aquilain; sa gorge étoit naissante, d'une blancheur à éblouir;

éblouir ; elle avoit la main très-belle, le bras rond et bien formé, sa démarche étoit fort sûre et beaucoup dégagée, comme celle de toutes les belles filles de Strasbourg : pour ce qui est de son esprit, il étoit très-prompt à la répartie, même contre l'ordinaire de la nation, leste et malicieux ; son regard étoit languissant quand elle vouloit, et savoit en même tems faire paroître, et aussi lui donner une vivacité, un feu qui la rendoit tout-à-fait ravissante. Elle parloit encore bon françois, et s'énonçoit avec une si grande facilité et tant d'agrément à l'accent près, qu'elle n'avoit pas tout-à-fait bon, qu'on remarquoit avec beaucoup de peine en l'entendant parler, si elle étoit Allemande ou non ; parce que son pere qui étoit le plus riche bourgeois du

canton et de toute la ville, n'ayant qu'elle d'héritiere de tous ses grands biens, l'avoit dès sa plus tendre jeunesse faite élever avec tous les soins dont on peut s'imaginer, et n'avoit rien épargné pour en faire un modele de perfection; aussi peut-on dire qu'elle possédoit tous les avantages, vertus et qualités qui pouvoient remplacer les défauts de sa naissance, qui n'étoit pourtant pas non plus si obscure, car son pere étoit un des premiers magistrats qu'on nomme en Allemagne patrice. Elle jouoit avec cela fort bien du luth, avoit la voix jolie, chantoit avec méthode, et dansoit fort proprement. Voyez donc, si avec tous ces avantages qui forment une petite divinité plutôt qu'une personne mortelle, si, dis-je, le cœur du jeune prince pouvoit en réchap-

per ; aussi ne se défendit-il pas long-tems, car la voir, l'aimer, et en vouloir obtenir les dernieres faveurs, ce fut tout un ; mais il trouva bien de quoi déchanter, lorsqu'il apprit, à sa confusion, que la jeune beauté n'étoit pas moins vertueuse qu'elle étoit belle ; et voici comme il en devint amoureux.

Monseigneur, le lendemain de son arrivée à Strasbourg, remarqua mademoiselle K..... qui surpassoit en beauté et en grace toutes les autres qui étoient venues pour le voir souper : il la distingua parmi la foule, et comme elle étoit placée tout vis-à-vis de lui, il la regarda attentivement pendant le souper, et par ses regards passionnés, il lui fit assez entendre que sa beauté avoit fait de l'impression sur son cœur : elle com-

prit bien ce langage muet, et leurs yeux s'étant par hasard rencontrés, elle en rougit tout d'un coup, et baissa la vue par respect. Tout cela servit à enflammer encore plus le prince; il ne fit cependant rien remarquer, dans la crainte de donner quelque soupçon de sa passion aux personnes qui étoient comme chargées du soin de sa conduite, et de surveiller à ses actions; mais aussi-tôt qu'il fut levé de table, il dit qu'il vouloit danser et donner le bal à toutes les belles filles de Strasbourg. Et en attendant qu'on éclairât les appartemens, et qu'on accordât les instrumens, il appela le duc de Roquelaure qui étoit son favori : Pardi, Roquelaure, lui dit-il en l'abordant, regarde-moi un peu cette petite Allemande, en lui montrant mademoiselle K..... qui l'a-

voit charmé, avoue avec moi qu'elle est adorable, et que nos dames de la cour n'approchent pas de sa beauté; regarde-moi un peu cette belle taille, ce tour du visage, ces yeux brillans, ce teint; as-tu de tes jours rien vu de plus mignon? En effet, répartit le duc, je la trouve mangeable; c'est un petit poulet de grain, qu'il feroit bon croquer; l'appétit vous en vient-il, vous en voudriez peut-être bien tâter aujourd'hui une petite cuisse? Je vous avoue franchement que l'eau m'en vient à moi-même à la bouche. Hélas! Roquelaure, interrompit monseigneur, loin de me flatter qu'elle voulût s'humaniser un peu pour moi, et consentir à me rendre heureux, je lis dans ses yeux l'arrêt de ma mort, et j'appréhende qu'elle n'ait que mépris et que rigueur pour moi. Bon,

ne voilà-t-il pas de mes amans qui se désesperent d'abord ; rassurez-vous, mon prince, ajouta le duc de Roquelaure, allons, armez-vous de fermeté, point de foiblesse humaine : je connois quantité de dames qui s'estimeroient très-heureuses de mettre pavillon bas devant vous, et accorder votre demande, et sans se désespérer de la conquête d'une simple bourgeoise, moi, qui vous parle, je parie de vous la rendre aussi souple comme un gant; on m'en a déjà dit des nouvelles : et croyez-moi, elle n'est ni si farouche, ni si revêche, que vous vous l'êtes imaginé : mais quand elle seroit une Lucrece, et qu'elle seroit farcie de vertu jusqu'au bout des ongles, croyez-moi, la gloire d'être aimée d'un prince comme vous, est quelque chose de si flatteur pour une

jeune personne, que j'ai de la peine à croire qu'une entre mille puisse y résister. Tout de bon, dit monseigneur, croirois-tu qu'elle voulût favoriser mon amour ? Il n'est rien de plus certain, reprit Roquelaure, parlez-lui seulement, et vous verrez si je mens. Moi, lui parler devant tant de monde, qui ont les yeux sans cesse sur moi, et devant tant d'incommodes Argus ? Pour cela non ! mais si tu voulois sonder un peu le guet, et voir si la jeune beauté seroit d'humeur à s'humaniser, tu me ferois un extrême plaisir : promets-lui tout ce que tu voudras de ma part, je t'en laisse le maître, et je m'en tiendrai à ton marché.

Qu'à cela ne tienne, répartit le duc de Roquelaure : prince, vous serez satisfait. Il le quitta ensuite, et après

avoir fait quelques tours de salle, afin qu'on n'observât pas ses démarches, il aborda, peu de tems après, la jeune Allemande, qui avoit bien remarqué l'entretien que le prince et son confident avoient eu ensemble, parce que toutes les dames avoient pour lors les yeux tournés sur le prince, qui étoit beau comme un adonis. Le duc fit à cette jeune beauté un compliment fort court et fort pathétique : il loua sa taille, son esprit et sa beauté en termes fort galans ; et, après quelques autres discours, il tomba insensiblement sur le chapitre du dauphin, et après quelques petits préambules, qui ne tendoient qu'à préparer son esprit à l'écouter, et à sonder les mouvemens de son cœur, il lui déclara la passion que le prince ressentoit pour elle. Cette

déclaration la fit un peu rougir ; mais sans se déconcerter, elle remercia le duc des sentimens généreux que le prince avoit pour elle. Mais sentant flatter son ambition par une si précieuse conquête, et qu'elle goûtoit une satisfaction sans égale au fond de son cœur, de la préférence qu'un prince faisoit d'elle, en la choisissant parmi une si grande foule de beautés, elle commença peu à peu à s'humaniser, ne s'imaginant pas qu'une déclaration si galante, qu'elle ne croyoit être que l'effet d'une simple galanterie, dût avoir des vues criminelles et dangereuses ; mais Roquelaure, qui étoit un fin merle, mettoit tout à profit, et la poussoit vigoureusement ; et comme elle ne se défioit pas de lui, elle disoit, avec toute la naïveté qui est naturelle aux Alle-

mandes, tout ce qui se passoit dans son cœur ; ce qui donna lieu au duc de la faire tomber dans le panneau, en lui faisant avouer qu'elle aimoit le prince. Vous l'aimez, mademoiselle, ne me le cachez pas, interrompit le duc. Il faudroit être bien insensible, répartit la jeune beauté, pour n'aimer pas ce qui est aimable et charmant, et pour n'être pas touché de la bonne grace d'un prince qui est les délices de la France. Il est vrai, continua-t-elle, que je l'aime : et quel moyen, monsieur, de s'en défendre sans injustice, après le portrait avantageux qu'on nous a fait de son auguste personne, de ses vertus et de ses rares qualités ? Tout ce que vous dites-là, mademoiselle, interrompit Roquelaure, est spirituel et att eur au dernier point : mais si vous

ressentiez au fond du cœur ce que vous venez de me faire entendre, en bonne foi, mademoiselle, vous devriez songer sérieusement à soulager les maux que vous faites souffrir au prince le plus amoureux du monde, qui languit d'amour pour vous. Il ne tient qu'à vous d'avancer son bonheur, et pour peu que vous vous sentiez disposée à lui vouloir du bien et à favoriser ses tendres feux, il m'a ordonné, mademoiselle, de vous assurer, de sa part, de l'amour le plus fidelle et le plus tendre du monde, et de vous offrir en même tems cinq cents louis, si vous voulez permettre, que, dans un tête-à-tête, il vous arrache un poil du.... Monsieur, répartit la fille Allemande, sans se déconcerter d'une proposition si peu galante, je suis, dit-elle, bien obli-

gée à la bonté que votre prince témoigne avoir pour moi, et à vous de la peine que vous vous êtes donnée de vous charger d'une commission si peu galante : mais dites à monseigneur, que je ne suis point marchande en détail, et que s'il veut le tout au même prix, je me ferai un plaisir de vous livrer toute la marchandise en gros. Cette réponse, qui avoit été prononcée séchement par la jeune et guoguenarde Allemande, démonta tellement le duc de Roquelaure, que, sans répliquer un seul mot, il se retira sot comme un panier percé, pour aller rendre compte au prince amoureux du succès de la négociation, admirant la présence d'esprit avec laquelle la jeune personne lui avoit rivé son clou.

AVENTURE

AVENTURE XX.

Le gentilhomme d'Auvergne.

LE duc de Roquelaure alloit un jour à Versailles, sans suite et sans bruit, dans un de ces carrosses, qu'on prend, comme vous savez, dans la rue St-Thomas-du-Louvre, et dans lesquels tout le monde est bien reçu pour son argent. Il n'étoit point fort paré, un gros surtout de pinchinat le couvroit depuis la tête jusqu'aux pieds, et vous vous imaginez bien que sa bonne mine ne suppléoit pas beaucoup au défaut de l'ajustement. Dans cet équipage et son chapeau enfoncé jusqu'aux yeux, il se rencoigna dans le fond du carrosse, sans faire la moindre attention sur ses compagnons de voyage.

Mais quelque tems après, frappé par la laideur de celui qui étoit précisément vis-à-vis de lui, et sentant tout-à-coup les prompts effets de la sympathie, il ne put s'empêcher de lier conversation avec lui ; il débuta par lui demander son nom, son pays, et les raisons qui l'engageoient à aller à Versailles : il apprit que c'étoit un bon gentilhomme d'Auvergne, qu'un procès obligeoit de venir du fond de sa province : c'étoit contre les fermiers du domaine qu'il plaidoit, et plusieurs arrêts rendus en sa faveur prouvoient la justice de sa cause : il s'agissoit d'un remboursement de cent mille écus, que ses parties trouvoient le secret d'éluder depuis plusieurs années, en faisant naître incident sur incident. C'étoit pour en voir décider un au conseil, que le pauvre Auver-

gnat faisoit de fréquens voyages à Versailles : et il auroit fort risqué de mourir sans voir la fin de cet éternel procès, si le duc de Roquelaure n'eût pris son affaire à cœur, et ne se fût déclaré son protecteur. Après avoir écouté patiemment l'ennuyeux récit de diverses chicanes que ce plaideur avoit essuyées, le procédé de vos parties est indigne, lui dit-il, vous manquez ici d'appui, et ils abusent de leur crédit et de votre foiblesse ; mais j'y mettrai ordre. Le roi ne sait rien de tout cela sans doute : il est trop ennemi de l'injustice pour le souffrir. Venez-vous-en me trouver demain au matin, je vous présenterai à lui lorsqu'il ira à la messe, et vous verrez que nous trouverons bientôt le secret de finir votre affaire. L'Auvergnat qui ne voyoit rien de fort recom-

mandable dans la personne du duc, crut avoir affaire à quelque échappé des petites maisons, ou tout au moins à un gascon outré ; et voulant s'éclaircir là-dessus, il lui dit : Mais, monsieur, à qui m'adresserai-je pour avoir de vos nouvelles ? Chez moi, répondit l'autre, je suis le duc de Roquelaure, et il ne vous sera pas difficile de me trouver. A ces mots le plaideur mit le chapeau bas, le traita de monseigneur, et tâcha de réparer toutes les incongruités qu'il crut avoir faites. Point de façons, répondit le duc, mettez-vous à votre aise, et songez seulement à me venir trouver demain matin ; je ne suis point amateur de complimens, j'ai envie de vous faire plaisir, c'est de bon cœur, ainsi brisons là-dessus. En disant cela ils arrivent à la grille, et chacun tira

de son côté. Le plaideur charmé de sa trouvaille, n'eut garde de négliger les moyens de s'en prévaloir, et dès l'aube du jour il fut dans l'antichambre du duc, afin de se trouver à portée de le suivre chez le roi. Le duc parut fort aise de le rencontrer sur son passage, et le prenant par la main, il le mena dans la grande galerie que le roi traverse pour aller à la chapelle, et dès que ce monarque parut : Sire, s'écria-t-il en lui présentant l'Auvergnat, voici un homme de condition et de mérite, auquel j'ai en mon particulier des obligations infinies, qui est obligé de quitter sa province, et de consommer son tems et son argent à la poursuite d'un procès que les fermiers de votre domaine, qui sont ses parties, trouvent le secret d'éterniser par leurs chicanes,

malgré tous les arrêts qu'il a obtenus contre eux, par lesquels ils sont condamnés à lui restituer cent mille écus: en vérité, sire, l'injustice qu'on fait à ce bon gentilhomme est criante, et il y va de la gloire de votre majesté, de mettre ordre à cela. Je le ferai aussi, dit le roi, et dès aujourd'hui. Effectivement, sa majesté prit l'affaire à cœur, envoya chercher les commissaires qui devoient la juger, et leur ordonna de donner promptement satisfaction à l'Auvergnat, et de faire cesser les plaintes. Les fermiers du domaine reçurent une mercuriale, que le roi leur fit faire par le ministre, et furent obligés de payer sur le champ les cent mille écus qu'ils devoient légitimement, et tous les dépens que leurs chicanes avoient causés. Après que tout cela fut fait,

et que monsieur de Roquelaure en eut remercié le roi, sa majesté lui demanda quelles liaisons il avoit avec cet homme dont il prenoit les intérêts si fort à cœur. Nulle, dit le duc, et je ne l'avois même jamais connu, que l'autre jour qu'il se rencontra avec moi dans un carrosse de louage. Quoi! répondit sa majesté, vous ne l'aviez jamais vu? Et comment pouviez-vous donc lui avoir de si grandes obligations? Ah, sire, s'écria alors le duc, votre majesté ne voit-elle pas bien que, sans ce magot-là, je serois le plus laid homme de la France? N'est-ce pas là une assez grande obligation? Le roi rit de cette imagination du duc. On en plaisanta beaucoup à la cour, et la chose vint enfin aux oreilles de l'Auvergnat, qui, en homme d'esprit, ne fit pas semblant d'y faire attention, et ne parut occupé que de sa recon-

noissance. Il alla quelques jours après à Paris, pour la témoigner à son bienfaiteur, qui s'y en étoit retourné. En arrivant à l'hôtel de Roquelaure, le suisse lui dit, que monsieur dînoit en compagnie, et qu'il n'y avoit pas moyen de lui parler. Le provincial insista pour qu'on voulût bien l'annoncer, assurant que monsieur le duc ne seroit pas fâché de le voir. On se rendit à ses instances, et il y eut effectivement ordre de le faire entrer. Monsieur de Roquelaure étant charmé de faire voir à ceux qui étoient avec lui en débauche, qu'il y avoit quelqu'un de plus laid encore que lui, l'Auvergnat fut introduit dans la chambre où étoit la compagnie, en présence de laquelle il fit un discours très-éloquent sur la générosité du duc, et sur la reconnoissance qu'il auroit toute sa vie pour ses boutés;

et à la fin de chaque période, il disoit en le regardant : Monseigneur, Dieu veuille vous conserver la vue. Quand son discours fut fini, il prit congé du duc, qui lui donna mille marques d'amitié, et qui, dès qu'il fut sorti, s'applaudit de ce qu'il l'emportoit sur lui en laideur. Cela est vrai, dirent les conviés ; mais quel but pouvoit avoir cet homme, en faisant à la fin de toutes ses périodes des vœux pour que le ciel vous conservât la vue ? Le duc qui n'avoit point pris garde à ce refrain, ordonna qu'on le rappellât. On courut pour cela après, et quand on l'eut ramené, le duc lui demanda quelle raison il avoit pour prier si souvent le ciel qu'il lui conservât la vue. C'est, répondit l'autre sans se démonter, qu'il me semble, monseigneur, que si votre vue s'affoiblissoit, que vous avez un nez qui

ne seroit guere propre à porter des lunettes. Cette réponse, quoiqu'un peu hardie, fut du goût de monsieur de Roquelaure, et plus encore de ceux qui étoient à table avec lui, qui ne furent pas fâchés de voir qu'on lui rabattoit un peu son caquet. Les uns et les autres firent mille caresses à l'Auvergnat; on lui fit donner un couvert, et on voulut à toute force qu'il fût de la partie. On tint table jusqu'au soir; et comme il avoit de l'esprit, il contribua beaucoup à l'agrément du repas. Enfin, il s'en retourna dans sa province comblé de biens, d'honneurs et de gracieusetés; et ce qu'il y a de particulier dans cette aventure, c'est qu'il ne dut tous ces avantages qu'à son excessive laideur.

FIN.

TABLE

Des aventures contenues dans cet ouvrage.

Portrait du duc de Roquelaure, page 7

AVENTURE I. *De la corbeille de pêches*, 11

—— II. *Le roi lui défend les terres de France*, 19

—— III. *Plaisante réponse qu'il fit à l'archevêque de Lyon*, 25

—— IV. *Compliment qu'il fit à deux jumelles dont sa femme étoit accouchée*, 28

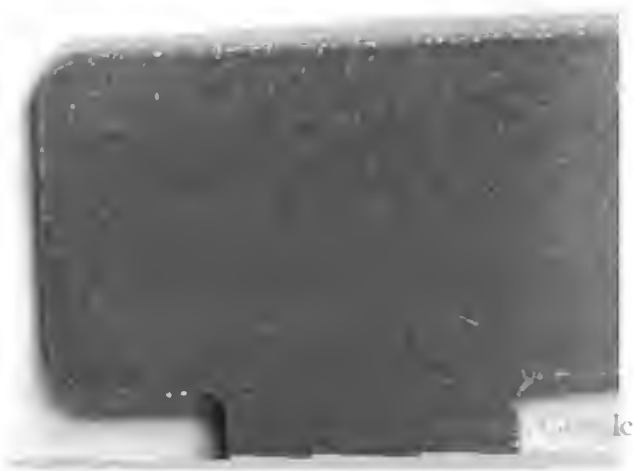
—— V. *Le roi le fait duc, et le compliment qu'il fait à sa femme*, 37

—— VI. *Qu'il eut avec l'ambassadeur espagnol, à Rome*, 43

AVENTURE VII. *Qui contient ce qu'on verra, si on veut la lire,* 48
—— VIII. *Du chapeau au piquet,* 54
—— IX. *La curiosité payée, et repayée,* 60
—— X. *De l'accouchée,* 72
—— XI. *Le roi dépouillé,* 90
—— XII. *Les cornes,* 103
—— XIII. *Equivoque fort spirituelle,* 106
—— XIV. *Le compliment ridicule,* 109
—— XV. *Le nez craquignolé,* 112
—— XVI. *La querelle des nez,* 115
—— XVII. *Les coups de pied au cul remerciés,* 118
—— XVIII. *Equivoque hardie,* 122
—— XIX. *La proposition mal payée, ou la marchande de cheveux,* 125
—— XX. *Le gentilhomme d'Auvergne,* 143

Fin de la table.

960134



BIBLIOTECA